

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centins par an.

CADIEUX & DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES, 1603, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

HISTOIRE ET VIE

DE

M. PAUL DE CHOMEDEY

SIEUR DE MAISONNEUVE

Fondateur et premier Gouverneur de Villemarie

PAR

P. ROUSSEAU, PRÊTRE DE SAINT-SULPICE

1640-1676

Un magnifique volume grand in-8 de 290 pages.....Prix \$1.00, franco, \$1.10

L'accueil bienveillant fait à ce nouveau livre par l'Épiscopat, le clergé et la presse du Canada, a été des plus flatteurs, et s'il nous fallait reproduire in extenso toutes les lettres que nous avons reçues, il faudrait plusieurs pages du Propagateur. Nous nous bornerons aujourd'hui à donner les lettres de quelques évêques et les articles des principaux journaux français. En lisant ces lignes désintéressées, on reconnaîtra que l'Histoire de M. de Maisonneuve satisfait bien des espérances et comble une grande lacune.

SAINT-HYACINTHE, 2 janvier 1886.

MM. CADIEUX & DEROME,

Messieurs,

Avec mes meilleurs souhaits de bonne année, je vous prie d'agréer mes remerciements les plus sincères pour l'exemplaire de la " Vie de M. de Maisonneuve," dont vous avez bien voulu me faire don.

Vous avez eu une salutaire pensée, en prenant la résolution de publier l'histoire de ce grand homme et de ce fervent chrétien des premiers et héroïques temps de notre pays. Il serait bien à souhaiter que des modèles de ce genre ne se perdissent jamais, et que nos hommes publics fussent trempés comme celui-là, solidement chrétiens, soldats intrépides et valeureux amants passionnés de la gloire et de la prospérité de leur pays.

S'il vous arrive de faire encore d'aussi précieuses découvertes que celle-là, je vous prie de succomber à la tentation, d'en enrichir notre Canada.

Je demeure bien sincèrement, Messieurs, votre tout dévoué serviteur,

† L. Z. Ev. de St-Hyacinthe.

Pembroke, 2 janvier 1886.

CADIEUX & DEROME, libraires-éditeurs.

Messieurs,

Veillez accepter mes plus sincères remerciements pour l'envoi, que vous venez de me faire, d'un exemplaire de la " Vie de M. de Maisonneuve," par M. l'abbé P. Rousseau.

Je renouvelle les félicitations que je vous ai déjà adressées pour vous louer du zèle que vous déployez à faire des publications sur des sujets purement nationaux et religieux, faisant, par là, connaître tout ce qu'il y a de beau, de grand et d'héroïque dans les commencements et l'origine de notre pays.

Priant Dieu de vous accorder durant cette nouvelle année, pour vous personnellement, bonne santé; et pour votre commerce, prospérité et succès.

Je demeure bien sincèrement,

Votre tout dévoué, etc.,

† N. Z. LORRAIN, V. A. P.

Chicoutimi, 9 janvier 1886.

A MM. CADIEUX & DEROME, libraires, Montreal.

Messieurs,

Le courrier de ce jour vient de me remettre le volume intitulé : " Histoire et vie de M. Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve." Je m'empresse d'en accuser réception et de vous offrir mes sincères remerciements.

Écrit par un membre distingué de la Maison

de St-Sulpice, cette Histoire sera un nouvel anneau ajouté à la longue chaîne des ouvrages recommandables publiés par les membres de cette vénérable institution.

Tout à vous,

† Dom. Ev. de Chicoutimi.

Sherbrooke, 18 janvier 1886

A MM. CADIEUX & DEROME, libraires, Montréal.

Messieurs,

Je viens de lire le livre que vous venez de publier : " Histoire et vie de M. Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, fondateur et premier gouverneur de Villemarie, par Messire P. Rousseau, prêtre de Saint-Sulpice."

C'est un beau travail qui fait bien connaître les vertus de ce fidèle serviteur de Marie et le caractère propre de ce héros chrétien dont tous les actes administratifs furent dirigés par le sentiment intime du devoir.

Ce bon livre fera son chemin; et je souhaite qu'il réponde aux légitimes espérances de l'auteur et des éditeurs.

Veillez agréer, messieurs, mes félicitations et mes sentiments.

† ANTOINE, Ev. de Sherbrooke.

Un ecclésiastique érudit (sans qu'il s'en doute) et qui nous fait l'honneur de lire notre petit journal, vient de nous adresser une charmante appréciation de la Vie de M. de Maisonneuve que nous venons de publier. Nos lecteurs verront comment un homme instruit et aimant son pays, a su goûter cet ouvrage. Ses bonnes paroles sont bien de nature à nous encourager et même à nous dédommager des sacrifices qu'il a fallu nous imposer pour rendre cette vie aussi digne que possible du beau travail de l'auteur. Aussi nous permettrons-nous de dire à notre correspondant : Grand merci.

HISTOIRE DE LA VIE DE M. PAUL DE CHOMEDEY, sieur de Maisonneuve, fondateur et premier gouverneur de Villemarie (1640-1676) par M. P. ROUSSEAU, Ptre de Saint-Sulpice.—MONTRÉAL, LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH—CADIEUX ET DEROME—(1886).

Ce livre est un excellent résumé des grandes histoires qui ont paru, jusqu'à ce jour, sur les origines de la colonie, et tout spécialement du savant ouvrage de Monsieur Faillon, P. S. S., dont les lecteurs instruits savent apprécier les prodigieuses recherches et la vaste érudition. L'auteur ne pouvait suivre de guide plus sûr ni plus éclairé.

Comme le principal mérite d'un historien est de remonter aux sources primitives, il invoque, avec beaucoup d'à-propos, le témoignage des contemporains et des contemporaines. Les citations sont enchaînées avec art et un goût exquis.

Nous avons été agréablement surpris, en voyant l'abondance des matériaux que les RR. PP. de la Compagnie de Jésus ont fournis au disciple de M. Olier. Il cite très souvent le R. P. Vimont, qui a eu l'honneur insigne de célébrer la première messe à Ville-Marie.

En lisant ces pages admirables, les Canadiens-français trouveront un nouveau motif de manifester, de plus en plus, leur admiration pour les disciples de saint Ignace, qui ont évangélisé ce pays au prix de fatigues et de périls inouïs et que plusieurs ont arrosé et fécondé de leur sang.

L'auteur ne néglige aucun des faits qui sont étroitement liés à l'histoire générale du Canada. Il se garde bien, tout-fois, d'oublier les faits particuliers, qui sont d'un secours si efficace pour mieux peindre les caractères et les mœurs. Ces épisodes charmants ont encore le mérite inappréciable de faire ressortir tout ce qu'il y avait de noble, d'élevé, d'esprit chrétien, en un mot, de véritable héroïsme, chez cet incomparable gouverneur et ces vertueux colons. Il s'étend avec une certaine complaisance sur ces faits particuliers, ce qui donne plus de charme au récit et répond sur l'ensemble un parfum d'antiquité.

Deux chapitres nous ont paru remarquables : La plantation de la croix sur la montagne, et le brillant fait d'armes du gouverneur. Nous nous associons, avec empressement au vœu si légitime exprimé par l'auteur. Quel cœur, pour peu qu'il ait de reconnaissance, d'honneur et de patriotisme, ne battrait à l'unisson avec celui du brillant historien.

La mort glorieuse de Dollard et de ses compagnons a été racontée plusieurs fois déjà, avec beaucoup de verve et de talent. L'historien du gouverneur de Ville-Marie n'est point resté inférieur à sa tâche. Les réflexions que fait naître, dans toute âme élevée, le dévouement sublime de ces héros chrétiens, n'appartiennent qu'à lui.

Les derniers chapitres se recommandent d'eux-mêmes à l'occasion des moralistes et de tous les hommes sérieux, qui ont à cœur, la prospérité et la grandeur morale de leur pays.

Mais, que dire du 36ème, que nous avons lu, avec tant d'édification? C'est peut-être le plus beau de tout le livre. Il n'y a que les vies de saints, bien écrites, qui puissent offrir un tableau aussi suave et aussi intéressant. On y respire le parfum de la piété et des plus belles vertus chrétiennes. Quand cet ensemble ravissant d'abnégation, de modestie, de pureté, de dévouement et de charité, se trouve uni à l'éclat de la naissance et à l'ascendant de l'autorité, qui se trouve réunis chez Monsieur de Maisonneuve, on doit remercier Dieu et bénir la Très-Sainte-Vierge, qui a daigné se choisir et combler de tant de faveurs célestes ce parfait chevalier.

En terminant la lecture de cette trop courte vie, qui nous a si vivement intéressé et si profondément édifié, nous nous sommes demandé quelle sera l'utilité d'un tel livre?

Il a sa place marquée dans toutes les bibliothèques, les maisons d'éducation et les familles canadiennes.

Les élèves des petits séminaires, des collèges, des pensionnats, des académies;

Les dames du monde et les hommes de profession, après les labeurs et les fatigues de la journée, y trouveront une lecture aussi saine qu'attrayante.

MM. les professeurs, des sujets de composition; MM. les prédicateurs et cathéchistes, des traits pleins d'édification pour les pieux fidèles et les élèves de la persévérance.

Puisse la Reine du Ciel, dont ce livre proclame, à chaque page, la puissante protection et le glorieux patronage, inspirer à tous les Canadiens-français le désir et l'attrait de lire la Vie et d'imiter les Vertus de leurs nobles aïeux, qui étaient, presque tous, au témoignage des plus graves historiens,—des héros,—des apôtres et des saints.

UN DE VOS ABONNÉS,
ami de nos gloires religieuses et nationales.
VILLE-MARIE, JEUDI, 14 JANVIER, 1886
Fête de saint Hilaire de Poitiers,
Docteur de l'Église.

UN NOUVEAU LIVRE

Le R. P. Rousseau, prêtre de Saint-Sulpice, vient de publier un magnifique ouvrage intitulé : Histoire de la vie de M. Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, fondateur et premier gouverneur de Villemarie. Pour apprécier cet intéressant travail comme il le mérite, nous citerons un extrait de la préface du livre lui-même :.....

Cet ouvrage, qui comprend 300 pages, est orné de magnifiques gravures, telles que le portrait de M. de Chomedey, l'ancien château de Mendon, Énergie de deux femmes indiennes, Mort de Dollard, Martyre de monsieur Lemaire, le château du gouverneur, etc.

Ce beau volume est en vente à Montréal chez MM. Cadieux et Derome, librairie Saint-Joseph. Nos remerciements aux éditeurs pour l'envoi d'un exemplaire.

—(Courrier du Canada—8 janvier 1886)

Histoire et vie de M. Paul de Chomedey, Sieur de Maisonneuve, fondateur et premier gouverneur de Ville-Marie, par P. Rousseau, prêtre de Saint-Sulpice, 1640-1676.

Tel est le titre d'un magnifique volume que vient de publier la maison Cadieux & Derome. Tous ceux qui s'intéressent à notre histoire, mais surtout les Montréalais, seront charmés d'avoir enfin sur le fondateur et le premier gouverneur de notre ville des renseignements complets, qu'on ne pouvait obtenir auparavant qu'en fouillant un grand nombre de volumes.

La postérité a été ingrate envers ce héros, ce brave soldat, ce sage administrateur et ce fervent chrétien. Ce n'est qu'après un siècle d'indifférence que son mérite est enfin apprécié; son histoire était à faire, cette lacune vient d'être comblée, il n'a pas encore de statue et nous espérons qu'avant longtemps cette grande figure de notre histoire embellira une de nos places publiques.

Nous n'avons pu que parcourir ce magnifique ouvrage et nous lui réservons une critique plus détaillée que cette notice. Disons en passant que le style est sobre, clair et limpide, et que l'auteur paraît avoir étudié son sujet avec conscience et amour.

Le volume est magnifiquement illustré d'un portrait de Maisonneuve, d'un plan de Ville-Marie, de l'ancien château de Mendon, de la mort de Dollard, du martyre de monsieur Lemaire, du château du Gouverneur de Montréal en 1685, etc.

C'est un ouvrage qui devra trouver sa place dans toute les bibliothèques.

—(La Presse du 8 jan. 1886.)

LE FONDATEUR DE MONTRÉAL.

Notre bibliothèque nationale vient d'être enrichie d'un splendide volume historique : La vie de M. Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, par M. l'abbé P. Rousseau, sulpicien. Cet ouvrage qui contient l'histoire des vingt-cinq premières années de la ville de Montréal est un véritable trésor au point de vue historique.

Il est écrit dans un style élégant et entremêlé du récit palpitant d'intérêt des épisodes les plus importants de cette partie de l'histoire de la colonie.

C'est un travail des plus précieux qui mérite à son auteur les éloges les plus distingués et qui a sa place d'honneur marquée dans notre bibliothèque nationale.

Nos félicitations à MM. Cadieux et Derome, libraires de Montréal, qui sont les éditeurs de ce magnifique ouvrage, et nos remerciements pour leur gracieux envoi.

Le volume comprend 300 pages et est orné de magnifiques gravures.

Voici un extrait de la préface qui donne une idée du plan de l'ouvrage :.....

Ce beau volume est en vente à Montréal chez MM. Cadieux et Derome, librairie Saint-Joseph. Nos remerciements aux éditeurs pour l'envoi d'un exemplaire. —(Le Journal de Trois-Rivières 11 janvier 1886.)

UN MONUMENT NATIONAL

HISTOIRE DE M. DE MAISONNEUVE.

Jusqu'à présent, Montréal s'est montrée d'une déplorable indifférence à l'endroit de son illustre fondateur, Paul de Chomedey, Sieur de Maisonneuve.

Pas le moindre marbre, pas la plus petite pierre, pas même une simple croix de bois ne marquent dans notre ville aucuns des endroits illustrés par la vaillance et l'héroïsme religieux, civique et guerrier de ce grand homme.

Or, ce que l'apathie ou le défaut de véritable reconnaissance patriotique ont jusqu'à présent fait omettre, des particuliers viennent de l'accomplir, du moins partiellement.

Ils n'ont pas érigé de statue au fondateur de Montréal; ils ont fait plus :

Un vénérable prêtre de St-Sulpice, M. l'abbé Pierre Rousseau, comme auteur, et Messieurs Cadieux et Derome comme libraires et éditeurs, viennent de donner au public, en un magnifique volume de 290 pages, grand in-8, Histoire et vie de Paul de Chomedey, Sieur de Maisonneuve, fondateur et premier gouverneur de Ville-Marie.

Il nous serait impossible d'exprimer à nos lecteurs tout le bonheur que la lecture de ce magnifique ouvrage nous a causé. Dans ce livre revivent et s'épanouissent, avec une grande surabondance de sève chrétienne et le souffle vivifiant du plus pur patriotisme, les grandes et saintes traditions de la patrie.

Car l'on n'y trouve pas seulement l'esprit, la foi, le dévouement héroïques qui ont présidé à la fondation de Ville-Marie; c'est tout le Canada-français catholique que l'on y voit naître, grandir pour sa sublime mission, tout comme l'on voit, dans l'histoire des Saints et des grandes nations, s'épanouir et se développer les gloires immortelles qui font à jamais l'honneur de l'humanité.

Ce qui, tout d'abord, nous frappe dans ce livre, c'est d'y trouver, démontrés jusqu'à l'évidence, le caractère providentiel de la fondation de Ville-Marie et la preuve inattaquable de la haute mission civilisatrice et sociale que Dieu a donnée à notre nationalité sur ce continent.

L'auteur a su grouper et faire ressortir, dans la pleine lumière de la vérité historique, l'action du surnaturel, pour ne pas dire du miracle, dans toute cette grande œuvre d'apostolat catholique.

La plupart des principaux personnages qui y ont pris part avaient reçu d'En-Haut l'inspiration directe, la mission de fonder Ville-Marie.

Tous avaient eu, dans des visions surnaturelles, la perception claire de l'œuvre à accomplir et même le spectacle tangible de toute l'Isle de Montréal surmontée de son noble Mont-Royal, avec la vue de ceux qui devaient y jouer les principaux rôles. En sorte que, lorsque l'un de nos futurs Martyrs, le Rev. P. Lalemant, le vénérable M. Olier, M. Lefroyer de la Dauversière, Made-moiselle Mance, M. Chomedey de Maisonneuve, etc., amenés providentiellement de tous les points de la France, à se rencontrer pour fonder Montréal, la plupart d'entre eux, sans s'être jamais vus, ni connus même de noms, dès qu'ils s'apercevaient, couraient les uns autres, s'appelant par leurs noms et se racontant mutuellement, dans l'épanouissement d'une sainte joie, tout ce qu'il avait plu à la divine Providence de leur révéler respectivement de ses admirables desseins sur Montréal.

Qui pourrait lire, sans une profonde émotion, par exemple, l'entrevue de MM. Olier et de la Dauversière qui

« Du plus loin qu'ils s'aperçurent, se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre avec une « tendresse et une cordialité si grandes qu'ils l'un « semblait n'être qu'un même cœur. » « Ils se « saluèrent par leurs noms, se félicitèrent mutuelle- « ment du sujet de leur voyage et le jeune abbé « présentant au gentilhomme un rouleau de cent « louis d'or : Monsieur, dit-il, je veux être de la « partie, je sais votre dessein, je vais le recom- « mander à Dieu. »

Tout l'ouvrage est rempli de semblables perles.

Entre toutes les gloires de cette fondation quasi miraculeuse, brille du plus vif éclat le héros du livre.

Car M. de Maisonneuve n'était pas seulement un apôtre brûlant de la sainte ambition de conquérir des âmes à Jésus-Christ, un gouverneur d'une sagesse, d'une largeur de vues, d'une prudence et d'une fermeté admirables; c'était encore et surtout le plus brave, le plus vaillant, le plus héroïque des guerriers.

Quel bonheur que celui d'étudier, dans tous ses plus minutieux détails, l'histoire des temps héroïques de Montréal! quelle joie suave ne ressent-on pas, en visitant avec l'auteur, chaque endroit que couvre aujourd'hui notre majestueuse cité, et en constatant qu'il n'en est peut-être pas un pied carré qui n'ait été arrosé par le sang des héros et des martyrs, sanctifié par l'apostolat, ou illustré par des glorieux faits d'armes.

Chose remarquable : plusieurs des principaux traits de la sublime époque du christianisme se reproduisent dans la fondation de Montréal : c'est l'enseignement catholique naissant dans une étable sous la direction bénie de Marguerite Bourgeoise; c'est de Maisonneuve gravissant le Mont-Royal en portant sur ses épaules une grande croix et arborant le signe de la Rédemption au plus haut sommet de cette montagne qui commande l'une des plus riches vallées du monde; c'est de même de Maisonneuve qui, devançant tous les plus braves, et restant isolé de tous les siens, livre un combat singulier à la barbarie payenne représentée par les plus redoutables de ses guerriers, etc., etc.

Naturellement, nous ne faisons pas aujourd'hui une appréciation bibliographique de ce livre magnifique; nous y reviendrons.

Mais en attendant, nous voulons de suite en donner un avant-goût à nos lecteurs, pour qu'ils s'empres-sent de le lire et d'y admirer les nombreuses beautés qui nous ont ravi.

L'ouvrage est orné de belles et précieuses gra-

vures qui seules valent plus que le prix du livre. C'est d'abord un excellent portrait de M. de Maisonneuve, gravé sur acier, puis la scène héroïque de Dollard et ses 18 compagnons, arrêtant une armée de farouches Iroquois et mourant tous en défendant le fort de pieux où ils s'étaient retranchés. On y voit aussi d'intrépides sauvages descendant les rapides de Lachine sur un simple radeau, pour échapper aux féroces Iroquois.

Il y a encore, le Martyre de M. Lemaitre, les vues de Montréal en 1672 et en 1885, le château de Meudon où se rencontrèrent MM. Olier et de la Dauversière, le premier château du gouverneur à Montréal, la première forteresse à la pointe à Callières, etc.

Les martyrs de nos apôtres et de leurs compagnons y sont racontés d'une façon tout à fait saisissante.

Il y a quelques années, un généreux mouvement avait été organisé pour élever à M. de Maisonneuve un monument digne de lui. Le projet est malheureusement tombé dans l'oubli.

Le livre a prévenu le monument. Et si nous y réfléchissons bien, nous verrons qu'il devait en être ainsi.

Que nos compatriotes commencent d'abord par lire l'histoire admirable du fondateur de Montréal et ensuite ils seront trop heureux de lui élever un monument qui soit la gloire de celui qui en sera l'objet et de ceux qui l'auront élevé.

L'ignorance est, croyons-nous, pour beaucoup dans notre apathie.

Nous ne pouvons finir sans remercier M. l'abbé Rousseau et MM. Cadieux et Derome propriétaires de la "Librairie St-Joseph", du service important qu'ils viennent de rendre à la cause nationale en écrivant et publiant l'histoire de M. de Chomedey de Maisonneuve.

Dans cette expression de notre reconnaissance, nous croyons être l'interprète fidèle de tous les citoyens bien pensant de Montréal.

—L'Étendard, 14 janvier 1886.)

HISTOIRE ET VIE DE M. PAUL DE CHOMEDÉY SIEUR DE MAISONNEUVE, fondateur et premier gouverneur de Ville-Marie, par P. ROUSSEAU, prêtre de Saint-Sulpice.

La librairie Saint-Joseph, Cadieux et Derome, vient d'enrichir sa bibliothèque religieuse et nationale d'un remarquable ouvrage sur M. Paul de Chomedey, Sieur de Maisonneuve. Il appartenait à un Sulpicien, à un de ces fils de M. Olier, qui ont fondé Ville-Marie et ont toujours consacré leurs biens et leur zèle d'apôtre au maintien et à l'accroissement de la colonie, de raconter la vie du premier gouverneur de Ville-Marie.

Les desseins providentiels de Dieu sur Montréal, manifestés si clairement à M. Olier, à M. de la Dauversière, à Mlle Mance, apparaissent d'une façon non moins éclatante dans la résolution prise par M. de Maisonneuve de se donner tout entier à la future colonie. Pour commander et gouverner les recrues, il fallait un vaillant capitaine, un grand administrateur, un juge intègre; mais surtout un homme, à la foi vive et tout dévoué au service de Dieu; un héros et un saint; M. de Maisonneuve fut cet homme.

Dans le livre, que nous sommes si heureux d'annoncer, M. P. Rousseau nous fait vivre de la vie de M. de Maisonneuve, depuis son premier embarquement en France jusqu'à son départ définitif du Canada. Toutes les actions si diverses de son héros, il les dépeint dans un style entraînant et ému, où on sent battre le cœur du chrétien et du patriote. L'auteur admire en M. de Maisonneuve un des instruments dont Dieu se servit pour faire pénétrer en notre pays la gloire de son nom, et cette admiration le fait s'écrier, après avoir raconté un des traits d'héroïsme de M. de Maisonneuve : « Depuis deux cents ans que cet exploit, comparable aux plus beaux de l'histoire, a illustré le berceau de Ville-Marie, son fondateur n'a pas encore une statue sur une de nos places publiques. Le seul monument de ce genre, dans notre cité à nous Français, ne nous rappelle qu'une défaite : quand donc nous aussi, aurons-nous un monument qui nous rappelle une de nos gloires les plus pures et les plus brillantes ? »

Ce cri de reconnaissance et de patriotisme nous le poussons nous aussi, et de même, qu'il y a quelques mois, nous demandions un monument pour Dollard et ses compagnons, de même nous demandons avec M. P. Rousseau un monument pour M. de Maisonneuve.

À défaut d'une statue, le premier gouverneur de Ville-Marie, aura, du moins, dans le livre qui vient de paraître, un monument littéraire qui le fera connaître d'une façon inoubliable.

Les lecteurs trouveront, en outre, dans l'histoire et la vie de M. de Maisonneuve, le tableau de la vie du colon du Canada à cette époque; l'organisation de la colonie, des détails sur les questions de la domesticité, des ouvriers, des professions, un exposé des ordonnances de police, des sentences judiciaires de M. de Maisonneuve, etc.

Et maintenant nous allons reproduire la préface de cet intéressant ouvrage; mais avant, nous devons féliciter l'auteur de la bonne et belle œuvre qu'il a accomplie en faisant revivre l'homme de bien, *vir probus*, le parfait chrétien qui fut Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve.

Voici cette préface : « C'est un beau et fortifiant spectacle que celui de l'homme juste et ferme dans ses desseins, modestes dans la prospérité, fort, constant, se conservant toujours égal au sein même de l'adversité. « Ce spectacle, l'antiquité païenne l'a admiré et ses poètes lui ont consacré des poèmes entiers et des odes immortelles. « Le christianisme nous en offre de beaux ex-

emples dans tous les siècles et à tous les degrés de l'échelle sociale, depuis de Saint Pontife qui trône au Vatican, jusque dans les rangs les plus humbles des enfants de l'Eglise. Quoique devenus plus nombreux, ils n'en sont pas moins admirables, et chaque nation s'estime heureuse de trouver chez soi de ces hommes d'élite, l'honneur de l'humanité, et qui font aimer la vertu.

« Or c'est un des grands modèles, pris à l'origine de l'histoire de Ville-Marie, qui se présente à notre admiration dans cette vie de M. Paul Chomedey Sieur de Maisonneuve.

« Ecrire la vie de M. de Maisonneuve c'est raconter l'histoire des vingt-cinq premiers années de Montréal. Comment serait-il possible de séparer le fondateur de la fondation, l'homme se fait connaître par ses œuvres, et l'œuvre par excellence de M. de Chomedey a été la fondation de Ville-Marie. Il est donc impossible de parler du Gouverneur de Montréal sans dire ce qu'il a fait au Canada, pour nos pères et pour nous, et l'éternelle reconnaissance que nous lui devons.

« Cette vie existe, sans doute, mais noyée, dispersée dans les histoires générales. Qu'elle se présente dans sa suite et avec son caractère propre, n'est-il pas à espérer que ce martyr du devoir, cet officier, ce pionnier vierge, ce héros, à la fois guerrier intrépide, magistrat intègre et sage administrateur, paraîtra sous un jour nouveau, tel, peut-être, qu'il n'a jamais été connu ? Si l'auteur se trompe ici, ce n'est point le sujet qui lui a fait défaut, mais sa faiblesse qui failloit à son héros.

« Les sources où il a puisé sont celles que tout le monde instruit connaît ici, publiées dans les deux langues, des manuscrits précieux que M. Colin, supérieur du Séminaire a mis obligeamment à son service, et des documents utiles et rares que la complaisance bien connue de M. Verreau, Principal de l'École Normale Jacques-Cartier, a mis à sa disposition.

« L'auteur, autant que possible a voulu être sincère; il est remonté aux sources pour conserver au récit le parfum qui s'exhale des vieilles archives et des récits contemporains. Il a évité les notes qui morcellent le récit et en détachent l'attention. Les érudits savent où les trouver, les jeunes gens pour lesquels il écrit, lui pardonneront ce tort volontiers.

« Ce travail peut avoir l'avantage d'être mis, plus facilement que les histoires générales, entre les mains de la jeunesse des collèges et des pensionnats. N'est-ce pas elle, en effet, qui a soif de boire aux sources si pures de notre histoire, d'étudier les fortes vertus des ancêtres? elles ont plus d'empire sur elle, et les empreintes qu'elles laissent dans son âme y sont plus durables et plus fécondes.

« A cette vertueuse école d'un passé héroïque, le jeune homme peut apprendre ce que vaut la charité chrétienne dans la fondation et la prospérité d'une nation; combien il y a de force, de mâle courage, d'énergie, d'intelligence, de persévérance, de puissantes ressources, d'honneur et de gloire dans la vertu. En se formant sur les exemples des Maisonneuve, des Closse, des Dollard et des LeMoine, il se prépare dès le présent aux luttes viriles de l'avenir, ni moins pénibles, ni moins nombreuses que celles des premiers jours de ses aïeux.

« Dans un temps, où les caractères semblent fléchir sous l'influence de funestes doctrines, dans les préoccupations trop vives des intérêts matériels, dans la jouissance, que facilite le développement d'une civilisation enervante, n'est-il pas opportun de tendre une main amie à l'imprévoyante faiblesse de la jeunesse, pour la soutenir contre les entraînements irréfléchis, et de lui remettre sous les yeux ces types si beaux d'homme sans peur et sans reproche que la divine Providence, dans son ineffable sagesse, ménage dans l'histoire de chaque peuple, pour le fortifier dans les époques critiques de sa vie nationale ?

« Cette étude présente plus d'un motif d'attention et de sympathie, c'est sur les lieux que nous habitons, qu'a été versé ce sang généreux qui nous a valu de demeurer ce que nous sommes. Chaque pas dans Ville-Marie nous rappelle un trait d'héroïsme, de courage, de désintéressement et de vertu; que peut-il y avoir de plus propre que ces souvenirs à relever les cœurs, à agrandir les âmes et les armer pour la lutte éternelle du bien contre le mal ? — (La Semaine Religieuse de Montréal, 9 janvier 1886.)

Histoire et vie de M. Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, fondateur et premier gouverneur de Ville-Marie, par P. Rousseau, prêtre de Saint-Sulpice, 1 vol. in-8o, 260 pages, avec plans et gravures. Montréal, librairie Saint-Joseph, Cadieux et Derome, éditeurs, 1885.

Ce volume qui donne le récit le plus complet et le plus authentique que l'on possède, de la vie et des œuvres du fondateur de la métropole canadienne est aussi l'histoire de notre pays de 1640 à 1676.

Ces pages, écrites dans un style brillant et souvent élevé, éclairent d'un jour tout nouveau cette époque déjà lointaine et si remplie d'héroïsme. C'est dans la contemplation de ses grandeurs passées qu'une nation puise sa force pour les luttes de l'avenir, et jamais spectacle plus fortifiant ne fut offert à la vaillante race canadienne.

Comme le dit l'auteur, « écrire la vie de M. de Maisonneuve, c'est raconter l'histoire des vingt-cinq premières années de Montréal. Comment serait-il possible de séparer le fondateur de la fondation ? l'homme se fait connaître par ses œuvres et l'œuvre par excellence de M. de Chomedey a été la fondation de Ville-Marie. »

Il est donc impossible de parler du gouverneur de Montréal sans dire ce qu'il a fait au Canada, pour nos pères et pour nous, et l'éternelle reconnaissance que nous lui devons.

L'histoire de cette vie si pleine d'enseignements

existait déjà, mais dispersée et disséminée dans les histoires générales du pays, sans compter que ce travail peut plus facilement que les histoires générales être mis entre les mains de la jeunesse des collèges et des pensionnats.

Et qui plus que la jeunesse a besoin de puiser aux sources mêmes de notre histoire ?

Nous ne pouvons mieux terminer cette trop rapide appréciation qu'en citant cette partie de la préface dans laquelle l'auteur explique le but de son œuvre :

—(Le Monde 18 Janvier 1886.)

Le Fondateur de Montréal.

Sta viator! heroem calcas.

MESSIEURS CADIEUX & DEROME, Éditeurs-propriétaires de la librairie St-Joseph, Montréal.

Messieurs,

Je viens de parcourir d'un trait, tant elle est entraînant, l'histoire de M. Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, fondateur et premier Gouverneur de Ville-Marie, par M. l'abbé P. Rousseau, prêtre de Saint-Sulpice, laquelle histoire vous venez de livrer à la publicité.

L'auteur de la vie de M. de Maisonneuve a fait un très beau travail; vous avez accompli une très grande œuvre.

Il ne suffit pas d'écrire; il faut aussi se faire publier; puis se faire lire.

Le libraire-éditeur, est à l'écrivain, ce que le soleil est au développement de la plante, la goutte d'eau à l'épanouissement de la fleur, l'électricité à la communication de la pensée extérieure. C'est un moyen, un agent, un véhicule.

Le Canada français s'honorera de votre nouvelle publication, qui donne un si grand crédit à son auteur, et qui jette un si beau reflet sur la ville de Marie.

Notre honneur, messieurs, sera d'avoir contribué à populariser les études historiques, trop négligées en ce pays.

Ah! si nous connaissions mieux les héros de notre histoire, les fondateurs de nos villes, les colonisateurs de notre pays, les martyrs de nos luttes, les soldats chrétiens de nos premiers âges! Comment pourrions-nous jamais oublier leurs exemples et leurs salutaires enseignements? car, noblesse oblige.

Hélas! l'intérêt dessèche toutes les âmes, les plaisirs corrompent tous les cœurs, l'avachissement courbe toutes les volontés, la mollesse énerve tous les courages, la division nous rend le jouet de nos ennemis, la peur paralyse même le patriotisme. Il est donc souverainement opportun alors de remettre sous les yeux des Canadiens-français : « ces types si beaux d'homme sans peur et sans reproches, que la divine Providence, dans son ineffable sagesse, ménage, « dans l'histoire de chaque peuple, pour le forti- « fier dans les époques critiques de la vie nation- « nale. »

Tel est le vœu de l'auteur; telle est votre intention, j'en ai l'intime conviction.

On ne peut faire un pas dans Montréal, sans fouler une terre qui nous chante sans cesse les gloires si pures de son fondateur.

Mais il faut bien que le sol redise son souvenir, puisque rien d'extérieur ne vient nous le rappeler!

Et l'on se croit patriotique dans la grande ville!

Nelson, un marin anglais très surfait, une es-pèce de brûlot de flotte française, veuve alors de ses défenseurs, a un monument sur la place la plus canadienne de notre ville! et Chomedey de Maisonneuve n'a rien qui indique ses fondations, ses travaux, ses anxiétés, ses périls et ses gloires! Ah! que l'ingratitude des hommes est révol-tante.

Peiné de ce triste état de choses, je fis des instances, aidé de mes collègues canadiens au Conseil de Ville de Montréal, et nous réussîmes, en 1877, à faire donner le nom de Maisonneuve à l'une des grandes avenues de la partie française de la ville, et qui portait auparavant le nom exécré de "Sydenham."

Là se borna tout effort patriotique. Le livre de M. l'abbé Rousseau, si bien écrit, si bien pensé, si bien coordonné, si méthodique, si attrayant, dans sa touchante simplicité, nous arrive, comme une tardive réparation. *Melius tardè quam nunquam.*

La tâche de tous est de le faire connaître et de le répandre parmi nos populations.

Vous avez compris, messieurs les éditeurs, votre devoir; c'est au public à faire le sien. Ma lettre, déjà trop longue, ne me permet guère d'autres observations sur cet intéressant livre.

Comprendre c'est évaluer. Or, pour arriver à écrire avec la perfection qu'a mise M. Rousseau dans son histoire, il faut acquérir une connaissance parfaite des sujets que l'on veut traiter, ainsi qu'une longue habitude d'écrire et de penser.

Une simple analyse, du reste, ne pourrait rendre justice à la vie de Maisonneuve; il faut donc renvoyer le lecteur à l'histoire même; elle est à lire. *Tolle, lege.*

CHEB. THIBAUT

Ottawa, 21 janvier 1886.

LE MISSIONNAIRE DES FEMMES CHRÉTIENNES DE NOS JOURS

Cours d'instructions spéciales sur les devoirs de la femme chrétienne considérée comme jeune fille, comme épouse et comme mère

PAR
M. L'ABBÉ HÉBERT

CHANOINE HONORAIRE DE MONTPELLIER

Un volume grand in-8 de 268 pages Prix franco : 88 cts.

Voulant instruire, encourager, avertir, former en un mot par la parole soutenue de la grâce du Très-Haut, la femme, la mère, l'épouse chrétienne, M. le chanoine Hébert rentre dans tous les détails de la vie, leur rappelle leurs devoirs, leur influence, leur mission, les vertus qu'elles doivent pratiquer, indique les défauts qu'elles ont à combattre, et applique à l'occasion le fer rouge sur la plaie. Ses instructions sont excellentes pour former les femmes chrétiennes à la lutte spirituelle où elles ont à garder leur âme et celle de leurs enfants, et à conquérir souvent celle d'un père et d'un époux. L'argumentation est solide, la diction élégante, semée de comparaisons et d'images, autant d'attraits qui feront mieux accepter les enseignements.

TABLE

DES

MATIÈRES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

<p>ÂME (Beauté de l').—Ce qu'il faut penser de la beauté morale. ÂME (L') d'un mari. ÂME (Éducation religieuse de l').—Il faut apprendre à l'âme à penser selon J.-C. ; à vouloir avec J.-C. ANATHÈME D'ISAÏE.—Commentaire du texte d'Isaïe, d'après saint J. Chrysostome ; proscription du luxe. AUGUSTIN (Saint). BALS.—Ce qu'il faut en penser. BEAUTÉ.—Voyez <i>Âme, Corps</i>. COMMUNION (Première).—Œuvre d'une mère chrétienne.—Devoirs pour la préparation éloignée ; devoirs pour la préparation prochaine. COQUETTERIE. CORPS (Beauté du).—Ce qu'il faut en penser. DANSE.—Ce qu'il faut en penser. DÉFAUTS.—Nécessité et avantage de connaître ses défauts ; étude du principal : l'orgueil. — D'ÉDUCATION.—Faiblesse des parents, cause de mille défauts : éducation frivole, sous prétexte de se produire dans le monde. — PARTICULIERS CHEZ LES FEMMES.—L'opiniâtreté ; la médisance ; la coquetterie. DÉVOTION.—Avantages de la vraie dévotion ; défauts à corriger. DIMANCHE (Le) DANS LA FAMILLE.—Sa sanctification fortifie la vie de famille ; resserre les liens d'affection entre ses membres. DOULEURS ET DEUIL DE LA FAMILLE. ÉDUCATION (Défauts d'). ENFANTS (Éducation des).—C'est l'œuvre de la famille : c'est aussi l'œuvre de l'Eglise. ÉPOUSE (Mission religieuse de la femme considérée comme). ÈVE ET DE MARIE (Filles d').—Filles d'Ève ; filles de Marie : type de la perfection de la femme. FEMME (Douleurs et deuil de la).—Devoirs d'une femme chrétienne : dans la perte d'un enfant ; dans la perte d'un époux. — (Gloire de la) SELON L'ÉVANGILE.—Gloire dans l'éloge qu'en fait l'Esprit Saint ; dans la haine que lui porte le démon ; gloire qui lui vient de sa générosité ; des services rendus à l'Eglise. FEMMES (Défauts particuliers chez les). FEMME (Mission de la) CONSIDÉRÉE COMME ÉPOUSE.—Influence que doit avoir la femme chrétienne ; elle doit s'exercer par l'exemple et les conseils. — (Mission religieuse de la) CONSIDÉRÉE COMME MÈRE.—La mère, après avoir donné la vie naturelle, doit encore à l'enfant la vie spirituelle. FEMME CHRÉTIENNE (Obligation de la sainteté pour toute).—(Obligation de la sainteté ; où il faut placer la sainteté. GRACE.—Ce que la foi nous en apprend ; ce que la grâce exige de notre foi. HUMILITÉ.—Nature, avantages. ILLUSIONS. IMAGINATION (Illusions de l').—Influence bonne ou mauvaise de l'imagination ; illusions et scrupules, fruits de l'imagination ; comment on échappe aux dangers de l'imagination. LUXE. MARIAGE d'argent et quelques épines du maria-</p>	<p>ge.—Danger de chercher l'argent avant la vertu ; quelques formes de l'égoïsme dans le mariage. — (La beauté et l'affection au point de vue du). — Chercher la vertu plutôt que la beauté ; mettre Dieu dans l'affection conjugale. — (Vocation pour le) ET LE CHOIX D'UN MARI.—Il faut consulter Dieu sur sa vocation ; et pour faire un choix. — (Avant le).—Préparation éloignée au mariage ; préparation prochaine au mariage. MARIAGE CHRÉTIEN (Dignité du).—Sa dignité ; préparation qu'elle exige. MARI (Âme d'un).—Conseils généraux ; conseils particuliers. MARIE (Femmes bénies en).—Abaissement avant Marie ; relèvement de la femme par la maternité de Marie ; conséquences morales. MARIE (Pill's de). MATERNELLE (Tendresse).—Ce qu'il y a de tendresse dans le cœur d'une mère ; l'usage qu'elle en doit faire dans la première éducation de l'enfant. MATERNITÉ CHRÉTIENNE (Premiers devoirs de la maternité ; devoirs auprès d'un berceau). MÉDISANCE. MÈRE (Mission religieuse de la femme considérée comme). MÈRES (Devoirs des).—Conseils pour le baptême ; conseils pour la confession et l'Eucharistie. — (Devoirs des).—La puissance Maternelle considérée en elle-même ; considérée en sainte Monique et en saint Augustin. MODES.—Dangers et ridicules. MONIQUE (Sainte). OPINIÂTRETÉ. ORGUEIL. PERFECTION CHRÉTIENNE.—Son obligation ; moyens de la pratiquer. PIÉTÉ CHRÉTIENNE (Nécessité de la).—Sans la piété il n'y a point pour la femme de vertu solide ; sans la piété la vie de la femme est incomplète. RÉSURRECTIONS SPIRITUELLES. SAINTEté (Obligation de la) POUR TOUTE FEMME CHRÉTIENNE. SCRUPULES. SPECTACLES.—Ses dangers. TRAVAIL (Ardeur pour le).—Désordre et malheur d'une vie sans occupation ; le travail donne à la vie de la femme chrétienne sa dignité. VÊTEMENT.—Sa nécessité est la preuve de notre déchéance ; sa composition est une preuve de notre misère, en nous rendant tributaires des animaux. — (Gloire du).—Le vêtement est devenu le signe de la vertu ; à la condition de mépriser le luxe et les parures. VIE (Intelligence et gouvernement de la).—Nécessité pour la femme chrétienne de comprendre la vie ; nécessité de la bien gouverner. VIE DE L'ÂME CHRÉTIENNE.—Considérée dans sa raison d'être ; dans sa fonction ; dans ses moyens d'action. VIE STÉRILE.—Vie où l'on ne fait rien : vie où l'on agit sans intention spirituelle. VOCATION POUR LE MARIAGE</p>
--	--

READY IN FOUR WEEKS !

Reverend Mr Northgraves writes us that the second edition of his book "Mistakes of modern infidels," advertised in No 20 of *Le Propagateur des bons livres*, will be ready, at the latest, in four weeks.
This will give ample time for all to send in their orders which have already been received in large quantities from all quarters.
As soon as this most interesting book will be out of press, orders given will be immediately attended to and filled up without delay.

M. FAILLON

Prêtre de Saint-Sulpice

SA VIE ET SES ŒUVRES

Un volume in-4 de V-345 pages Prix franco 80 cts.

Comme on le voit, l'auteur s'est caché sous le voile de l'anonymo. *Le Propagateur des bons livres* n'en a jamais osé déchirer ce voile, mais un autre l'a fait pour lui. La modeste violette a eu beau se cacher, sa bonne odeur l'a trahi. L'Académie française, qui a le flair délicat, a reconnu des perles dans ce livre, remarquable sous tous les rapports. Aussi vient-elle, dans sa dernière séance, de le couronner, en lui accordant un prix d'honneur. Puisque la chose va bientôt être connue par tout le monde lettré, il n'y a donc plus d'indiscrétion à le dire : l'auteur du livre couronné est un Montréalais : *M. l'abbé Desmazure*, prêtre de Saint-Sulpice. Que notre nouveau lauréat veuille bien nous permettre de lui offrir ici, publiquement, nos plus sincères félicitations. Nous sommes doublement heureux de l'honneur qui lui a été conféré, car il devra nécessairement rejaillir sur tous ses compatriotes. C'est ainsi que, grâce à nos hommes les plus marquants, le Canada sort peu à peu de l'ombre pour bientôt briller à côté des nations les plus éclairées — espérons-le. Nous souhaitons que l'exemple donné par le distingué sulpicien, soit suivi par nos jeunes littérateurs à qui nous dirons :

Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fond qui manque le moins !
Courage ! et succès !

Petite Vie de sainte Agnès

VIERGE ET MARTYRE

suivie d'une neuvième préparatoire à sa fête

Par M. l'abbé S. A. MOREAU, P.S.S.

Un volume in-32 de 93 pages Prix franco, cartonné, 20 cts.

Tableau des progrès de la Pensée humaine

DEPUIS THALÈS JUSQU'À HEGEL

Par NOURRISSON,

MEMBRE DE L'INSTITUT

1 vol. in-12 de VII-604 pages Prix franco, \$1.00

L'ANNÉE D'OR

— ou —

PAROISSIEN-GUIDE

DANS LA VOIE DES VRAIES VERTUS

PRÉCIEUSES PRIÈRES POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE. INSTRUCTIONS MÉDITATIONS POUR LES DIMANCHES ET FÊTES. ÉVANGILES EXPLIQUÉS ET MIS EN PRATIQUE

Avec le petit office de l'Immaculée conception

PAR

M. L'ABBÉ J. R. DESBOS

Auteur du *Livre d'or des âmes pieuses* (8e édit.) et du *Manuel de l'enseignement religieux*

RECOMMANDÉ PAR PLUSIEURS ÉVÊQUES

Un joli volume in-32 jésus, de 754 pages, imprimé par Crété sur papier glacé du Marais
Prix franco 81.00

On parle déjà beaucoup de ce nouveau livre. Ce n'est rien d'étonnant, puisqu'il est basé tout entier sur le saint Évangile. C'est dans ce livre sept fois sublime, en effet, que le pieux auteur est allé puiser la sève qui donne la vie à son ouvrage. Pouvaît-il mieux choisir. L'Évangile n'est-il pas le livre par excellence du chrétien ? le fondement de notre foi et de notre espérance ? la lumière véritable qui éclaire la nuit profonde où nous sommes plongés ? Méditons l'évangile et nous deviendrons infailliblement meilleurs. Mais, hélas ! le texte évangélique, pour être bien compris, a besoin d'explication et de commentaire. C'est ce que *L'Année d'or* vient offrir aux pieux fidèles, sous la forme d'un charmant livre de prières, bien condensé, bien compilé et tout à fait accessible à toutes les âmes. Nul doute que ce nouveau livre sera demandé instamment par tous, mais surtout par ceux qui possèdent déjà le *Livre d'or des âmes pieuses*, dont il est en quelques sorte le pendant.

POUR RIRE :

Un homme soutenait que Dieu n'existait pas, parce qu'il ne l'avait jamais vu.—
" Sur ce fondement, monsieur, lui répondit-on, je puis croire que vous n'avez ni esprit ni jugement, parce que je ne les vois pas."

(Petites lectures illustrées.)

GAULOIS ET GERMAINS

RECITS MILITAIRES

PAR LE GÉNÉRAL AMBERT

1ère série :— *L'Invasion*

Un beau volume in-8 orné de huit portraits hors texte.—12ème édition.

La première série renferme le récit de tous les événements militaires depuis la déclaration de guerre en juillet 1870 jusques et y compris la capitulation de Sedan, le 2 septembre 1870.

2ème série :— *Après Sedan*

Un beau volume in-8 orné de huit portraits hors texte.—8ème édition.

Voici le titre des chapitres divers de la deuxième série :

Beauce, Normandie, Armée du Nord, Tours, Versailles, Mobiles, Zouaves pontificaux, Retraite du 13ème corps, Napoléon III et l'armée française en 1870.

3ème série :— *La Loire et L'Est*

Un beau volume in-8 orné de huit portraits hors texte.—9ème édition.

Cette troisième série comprend les événements accomplis sur les bords de la Loire, la lutte héroïque de Chanzy et les opérations militaires dans les Vosges et dans l'Est. Elle complète ainsi toute l'histoire de la guerre en province.

4ème série :— *Le Siège de Paris*

Un beau volume in-8 orné de huit portraits hors texte.—4ème édition.

L'Histoire du Siège de Paris (ayant pour épilogue celle de la Commune) complète d'une façon absolue les patriotiques et émouvants *Récits militaires* du général Ambert. Il n'existe sur les événements de 1870-1871 aucun ouvrage d'un plus dramatique intérêt.

Les 4 volumes.....Prix franco, \$5.00

Présenter au public les *Récits militaires* du général Ambert, serait aujourd'hui chose absolument superflue. Les quatre volumes de cette histoire si fidèle et si complète de la guerre de 1870-1871 ont obtenu à leur apparition, aussi bien à l'étranger qu'en France, un succès tel qu'il dispense de tout commentaire et de toute appréciation. L'opinion publique s'est prononcée; elle a fait à l'œuvre du général Ambert l'accueil le plus favorable; c'est le meilleur jugement qu'il soit possible d'invoquer.

En effet, avec ses récits militaires si admirablement écrits, si habilement exposés et empreints de patriotisme élevé qui les rend émouvants au plus haut point, le général Ambert a mis à découvert et à la portée de tous l'odyssée douloureuse des récents et terribles désastres de la France.

Chez lui le conteur agréable se double d'un stratège consommé et d'un patriote éclairé.

Avec *L'Invasion* il nous fait assister à l'irruption du flot germanique dans Paris, et nous narre les sanglantes épopées qui ont nom Vissembourg et Spickeren, Frœschwiller et Sedan.

Dans son second volume, *Après Sedan*, il nous dépeint le commencement de la résistance dans les provinces envahies, la triste agonie de Metz la Pucelle, la lutte opiniâtre de Faidherbe et les souffrances des soldats captifs.

Aujourd'hui, c'est d'Aurèle, c'est Chanzy, à la tête des armées de la Loire, luttant héroïquement à Coulmiers, à Loigny, à Vendôme et au Mans; c'est Bourbaki, combattant avec les bataillons de l'Est, que nous montre l'auteur de la *Loire et l'Est*.

Enfin *Le Siège de Paris* nous fait assister au dénouement du drame repoussant de la Commune; c'est ici qu'on voit les derniers efforts sataniques de la Franc-maçonnerie, les dernières luttes diaboliques de l'Internationale, le combat de Bicêtre, les fonctions ingénieuses des ballons, les intelligents pigeons-voyageurs, les dépêches photo-microscopiques, les boucheries de chiens et de chats, le navrant spectacle de l'arrestation de l'archevêque de Paris, le massacre des pères Jésuites, des pères Picpus et des prêtres des missions étrangères, l'expulsion des Frères et des Sœurs, les derniers incendies, etc., etc. Quels tableaux!

Aussi, quelles admirables pages l'auteur consacre à la peinture des souffrances des assiégés; comme il dépeint bien cette situation morale du Parisien pendant le siège, comme il dit éloquentement ce qu'il pense des événements auxquels il a assisté et des hommes qu'il a coudoyés pendant cette douloureuse épopée. C'est Châtillon, c'est le Bourget, c'est Champigny, c'est Buzenval dont il nous fait le récit avec cette plume magique dont il a le secret. Ce sont les marins dans les forts, les gardes nationaux dans la mansarde ou dans les salons, les blessés dans les ambulances, dont il nous conte les faits d'armes ou les souffrances avec cette éloquence persuasive qu'ont seuls les écrivains qui, comme lui, écrivent avec le cœur en même temps qu'avec la plume.

Mais ce n'est point vingt lignes qu'il faudrait pour parler de ces livres, ce serait un livre lui-même. Disons donc tout simplement que les *Récits militaires* du général Ambert sont un véritable édifice patriotique élevé par un vaillant soldat à la mémoire de ses compagnons d'armes, par un bon Français à l'avonir de sa patrie.

En ouvrant au hasard n'importe quelle page de n'importe quel volume de ces touchants *Récits militaires*, le lecteur est sûr de lire quelque chose d'attrayant et d'attachant. Ouvrons, par exemple *Le Siège de Paris*, à la page 169, nous tombons sur le paragraphe II du chapitre III. Restons-y, et lisons :

II

Un jour Michel-Ange voulut personnifier la pensée, il sculpta cette figure connue sous le nom de *il Pensiero*.

C'est le type le plus parfait du recueillement, le génie de l'artiste n'a pas revêtu la pensée de la robe du magistrat, ou du manteau du philosophe. Il est passé sans s'arrêter devant les orateurs, les savants, les législateurs, et son penseur a eu le front meurtri par le casque du guerrier, la poitrine serrée par le fer de la cuirasse.

Si Michel-Ange revenait en ce monde et qu'il eût à personnifier le courage, peut-être préférerait-

il au guerrier le frère des écoles chrétiennes. Nous aimerions à voir ce noble sentiment, qui est l'accomplissement du devoir, prendre une forme simple jusqu'à la naïveté, et se montrer aux peuples vêtus de la robe de bure du religieux.

Nous sommes enfants du paganisme. Nous ne savons peindre nos admirations qu'à la façon des Grecs et des Romains. Si quelque Michel-Ange égaré dans notre milieu moderne élevait une statue au courage sous la forme d'un pauvre frère ignorantin, nous détournerions les yeux avec dédain et sans comprendre.

Arrêtons-nous quelques instants devant le frère des écoles chrétiennes et montrons ce qu'il fut

pendant le siège de Paris, car il personnifie le courage.

Lorsque la France envahie fit appel au dévouement de ses enfants, le frère Philippe adressait, dès le 15 août 1870, au ministre de la guerre, la lettre suivante :

« Monsieur le ministre,

« Malgré les travaux de l'année scolaire, opérés sous les excessives chaleurs qui ont eu lieu pendant l'été, nos frères veulent profiter du temps des vacances pour payer à la patrie un nouveau tribut de dévouement.

« En conséquence, monsieur le Ministre, je viens mettre à votre disposition tous les établissements libres que nous possédons, tels que : Passy, Saint-Omer, Thionville, Dijon, Beauvais, Dreux, Lille, Reims, Lyon, Chambéry le Puy, Béziers, Toulouse, Marseille, Avignon, Rodez, Nantes, Quimper, Tours, Orléans, Moulins, Clermont, notre Maison-Mère, rue Oudinot, à Paris, etc., etc., et, en ce qui nous concerne, les maisons et écoles communales que nous dirigeons dans toute l'étendue de l'Empire, pour être transformées en ambulances.

« Tous les frères qui dirigent ces établissements libres et publics s'offrent pour prodiguer leurs soins aux malades et aux blessés qui leur seront confiés.

« Les soldats aiment nos frères, et nos frères les aiment, un grand nombre d'entre eux, ayant été élevés dans nos écoles, seront heureux de recevoir des soins inspirés par le zèle et le dévouement de leurs anciens maîtres.

« Les membres de mon conseil, nos frères visiteurs et moi-même, oubliant nos fatigues et les nombreuses années que nous avons consacrées à l'éducation de la classe ouvrière, nous nous ferons un devoir de surveiller ce service et d'encourager nos frères dans cet acte de charité et de dévouement.

« C'est dans ces dispositions que j'ai l'honneur l'être, etc. »

Ce noble langage s'adressait à des cœurs sur lesquels on pouvait compter. Quelques jours plus tard, toutes les maisons du vénérable de La Salle étaient prêtes à recevoir nos soldats. Les frères de province répondirent à l'initiative de leur chef, sans se préoccuper des nombreux sacrifices qui en devaient résulter : on les trouva partout où l'on avait besoin d'eux. A Beauregard-Thionville, ils distribuèrent des vivres à cinq cents blessés qui manquent de tout. A Dieppe, installés dans la citadelle, ils fabriquent plus de cent vingt mille cartouches. A Saint-Denis, où le conseil municipal vient de les renvoyer, ils travaillent activement aux bureaux de l'Intendance. Dans la plupart des villes, ils tiennent les écritures militaires, établissent les cadres de la garde nationale, font des quêtes, reçoivent des dons en nature, organisent les services des ambulances, dont plusieurs demandèrent dès lors à faire partie. Entraînés par leur exemple, leurs élèves renoncèrent à leurs prix, pour en consacrer l'argent aux victimes de la guerre. On juge de la grandeur du sacrifice pour de pauvres enfants!

Le 17 août, deux cents pompiers de Dinan et de Saint-Brieuc, accourus à la défense de Paris, sont reçus à la Maison-Mère par le frère Philippe. « Considérez-vous ici comme chez vous », leur dit-il avec bonté, « et regardez cette maison comme la vôtre. Les frères sont tous les serviteurs des serviteurs de la patrie. » Puis — attention touchante — il mit à leur disposition ce qu'il fallait pour écrire à leurs familles. Le lendemain, il s'occupa activement de procurer à ses hôtes les provisions nécessaires.

Après le désastre de Sedan, le siège de la capitale était facile à prévoir; mais le frère Philippe tint à rester dans Paris, malgré son grand âge — il avait quatre-vingts ans — pour partager les souffrances de ses fils. En vain plusieurs joyeux de l'Institut succombaient à ses côtés; avec l'aide de trois assistants et d'autres fidèles compagnons, l'ambulance de la rue Oudinot put rendre d'importants services : temps, argent, exercices de piété même, tout y fut offert et subordonné au soin des blessés. Les novices furent relégués au grenier pour faire place aux soldats. Bientôt des frères furent requis dans les ambulances fixes, d'autres pour remplir l'office de brancardiers, toutefois, cette dernière mission étant fort périlleuse, le supérieur voulut qu'elle ne fût confiée qu'à ceux qui la demandaient. Il se trouva que tous réclamèrent comme une faveur d'être envoyés au feu.

« Nos braves soldats, écrivait un jeune frère, donnent leur vie pour la patrie; j'offre volontiers la mienne pour les soulager, et surtout pour aider à bien mourir ceux qui seraient mortellement blessés. »

« Le Seigneur, disait un novice, nous présente aujourd'hui l'occasion de lui faire un sacrifice pour sa gloire, pour le bien de l'Institut et de l'Eglise. Je serais bien aise de ne pas la laisser échapper, et je me mets entièrement à votre disposition. »

« Sans me dissimuler le danger, ajoutait un troisième, je voudrais aller sur le champ de bataille remplir notre mission chrétienne. Notre Seigneur, qui regarde comme fait à lui-même ce que l'on fait au prochain, au dernier jour, fût-ce demain, ne complera pas ma vie comme ayant été entièrement inutile. »

De telles paroles expliquent suffisamment les actes d'héroïsme que nous allons rappeler.

Le 29 novembre, à six heures du matin, par un froid intense, cent cinquante frères, sous la conduite du frère Philippe, étaient près du Champ de Mars. Répondant à l'appel du comité de la Presse, ils attendaient l'ordre de marcher. On disait que le général Trochu cherchait à opérer une trouée dans les lignes ennemies, pour joindre l'armée de la Loire; mais l'attaque fut retardée par une crue subite de la Marne et par la nécessité de jeter de nouveaux ponts sur la rivière; pendant la nuit. Les frères attendirent donc patiemment, jusqu'à deux heures de l'après-midi, un ordre d'avancer qui ne vint pas.

Revenus au même endroit le lendemain 30 novembre, ils reçurent ordre de se diriger en voiture vers la barrière de Charenton, et partout sur leur passage d'enthousiastes acclamations se firent entendre. Le bruit du canon et de la fusillade retentissait alors au sud-est de la capitale, où les troupes des généraux Renault et Blanchard attaquaient vigoureusement Champigny et le plateau de Villiers. Les frères franchissent la Marne sur un pont de bateaux, se partagent en escouades de dix hommes commandées par un chirurgien, se munissent de brancards et, portant au bras et au chapeau la croix rouge de Genève, ils s'avancent jusqu'aux premiers rangs à la recherche des blessés. Ils les placent ensuite sur les voitures d'ambulances qui les attendent, pour les ramener à Paris au moyen des bateaux-mouches. Plus d'une fois, quand les brancards manquaient, on vit ces jeunes gens à la démarche grave et modeste charger nos blessés sur leurs épaules ou dans leurs bras, et franchir avec eux de grandes distances à travers champs. C'est ainsi que le frère directeur de Montrouge releva le général Renault, frappé à la jambe d'un éclat d'obus.

« Allons, mon général, du courage, lui dit le frère en lui offrant quelques gouttes de rhum. Avec de bons soins, Dieu aidant, vous marcherez encore. »

« Ah! mon frère, repartit le noble soldat, voyez ma tête: j'ai blanchi sur les champs de bataille, j'ai fait vingt-deux campagnes, mais je n'ai jamais vu d'engagement aussi meurtrier que celui-ci. »

Quatre frères, apprenant qu'un capitaine blessé est sans secours dans une maison du côté des Prussiens, s'élançant à travers la mitraille et transportent loin de là le pauvre officier, dont la reconnaissance est si grande qu'il en oublie son mal pour bénir ses salueurs. Témoins de leur sang-froid, les soldats s'écrient avec élan : « Frères, vous êtes des nôtres, revenez avec nous! »

A ce moment un obus éclate, renverse un cheval, tue son cavalier qui tombe aussi, et son cœur sanglant est projeté sur un frère, dont la robe noire venait d'être traversée par un éclat de ce même obus. A ce spectacle affreux, le jeune frère pâlit; mais, dominant sa légitime émotion, il s'agenouille avec respect, et remet dans la plaie béante ce pauvre cœur qui ne bat plus. Il se dirigeait, l'âme navrée, vers d'autres misères, lorsqu'il aperçut au loin trois hommes qui semblaient le fuir.

C'étaient des Bavares. Comprenant leur intention, le frère leur fait signe de ne rien craindre et les introduit en lieu sûr, d'où ils sont menés au fort de la Faisanderie.

« — Croyez-moi », disait le général Ducrot à trois autres frères, qu'il apercevait calmes et fermes autour d'une batterie, prêts à remplir leur pénible office : « croyez-moi, l'humanité et la charité ne demandent pas qu'on aille aussi loin. Il y a ici un danger réel, retirez-vous ! » Alors l'aumônier qui l'accompagnait répondit : « Général, ils s'éloigneront parce que vous l'ordonnez; mais jamais vous ne verrez les frères reculer devant le danger. »

L'un deux, en portant un soldat, se sent blessé au bras : il n'en poursuit pas moins sa route, puis revient en face de l'ennemi. Un second éclat d'obus le blesse à la jambe, le sang coule, on lui crie de se retirer; mais lui se serre la jambe tant bien que mal avec son mouchoir, pour continuer sa mission de dévouement.

Quelquefois de pieuses consolations adoucissent l'horreur d'une scène de carnage. Des frères accouraient pour relever un lieutenant, qui venait de recevoir une balle dans la poitrine. « Ah! s'écria ce jeune homme, à leur aspect, voilà les bons frères! Ce sont eux qui m'ont élevé, et ce sont eux encore qui viennent me secourir sur le champ de bataille. »

La nuit qui suivit la bataille de Champigny, quelques frères se jetèrent sur la paille à côté des soldats, pour se reposer en vue du lendemain. Deux autres qui s'étaient attardés en cherchant les blessés dans les lignes, à la clarté de la lune, s'apercevant du départ de leurs confrères, se disent : Restons encore au jour. Peut-être pourrions-nous rendre encore quelques services. Mais depuis le matin ils n'avaient rien pris, et après tant de fatigues la faim se faisait sentir. Apercevant des soldats occupés à faire rôtir au feu du bivouac les morceaux d'un cheval tué près d'une batterie : Allons, disent-ils, à la guerre comme à la guerre! Et, s'armant de leur couteau, ils coupent à leur tour une tranche plus ou moins appétissante, qu'ils font griller. Un des deux songe alors à ses frères de la rue Oudinot, qui ne reçoivent chaque matin que trente grammes de viande. Aussitôt, retournant au cheval, il taille un superbe morceau qu'il arrange proprement, et avec lequel il rentrera triomphalement à Paris.

III

« Pour moi, écrit le frère directeur de Montrouge, plus fort, plus robuste que les autres, je montai dans un fourgon de la maison Potin, et revins battre la campagne de Champigny, Petit-Bry et Tremblay. »

« Arrivé sous le plateau de Noisy, ou de nombreux blessés poussaient des cris de douleur et de désespoir, un soldat qui détachait un morceau de viande d'un cheval tué le matin, me dit que les Prussiens n'avaient pas permis qu'on les enlevât, et que si j'allais plus loin, je serais fait prisonnier. Mon désir de porter secours à ces braves soldats me faisait marcher quand même; mais après quelques minutes, un feu de patrouille me barre le chemin et me fait croire à la parole du soldat maraudeur. Il était alors une heure du matin. Je revins donc l'âme triste et le cœur brisé, en pensant que ces malheureux gisaient là, sur la terre s'abreuvant de leur sang, par un froid rigoureux, et sous l'œil inquiet de l'ennemi. »

« L'homme qui conduisait ma voiture avait peur, et ses chevaux, arrivés de la veille, ne voulaient plus marcher. Je les laissai sur la route, et, une lanterne à la main, je courus les chemins, les bois, la plaine, mais je ne rencontrai que des cadavres. »

"J'appelai et je prêtais l'oreille: un silence de mort régnait partout. Enfin j'allai aux feux pétillants où bivouaquaient nos soldats, et j'appris que, sur les hauteurs, dans une maison restée debout, plusieurs blessés avaient été apportés à la fin du jour. Là, en effet, des hommes trouvés dans les fossés, derrière quelque talus, au pied d'un mur où ils s'étaient traînés, pour y mourir peut-être, attendaient, calmes et résignés, qu'on vint à leur secours.

"Parmi eux était un brave Vendéen que je reconnus. Il avait été blessé la veille, à neuf heures du matin, et c'est moi-même qui l'avais relevé et déposé à l'ambulance volante. Un mouvement de troupes et l'encombrement l'avaient fait oublier; combien ce pauvre enfant a dû souffrir sur le bord du fossé où il était resté toute la journée!

"Ces infortunés étaient au nombre de vingt et un. Heureusement la Providence ne m'avait pas envoyé seul à leur secours: deux autres voitures avaient précédé la mienne. Nous les y plaçâmes aussi doucement et commodément que possible, et nous partîmes. Nos voitures se suivaient. Sur le haut de Joinville, un obus prussien vint éclater près de nous, éteignit nos lampes, mais sans nous faire aucun mal.

"A quatre heures et demie du matin, nous étions à Paris, dans la rue Saint-Antoine, cherchant à loger nos vingt et un blessés, car toutes les ambulances du quartier avaient été remplies la veille. Nous leur trouvâmes un gîte cependant, et aussitôt je repartis pour Champigny.

"Mais qu'étaient devenus les malheureux blessés dont les cris m'avaient fendu l'âme, sans que je pusse les secourir? J'allai sur le plateau de Noisy, et là, plus de quatre-vingts cadavres gelés me redirent la cruauté des ennemis.

"Les uns étaient morts dans des contorsions horribles, grattant la terre et arrachant l'herbe autour d'eux: d'autres, les yeux ouverts, le poing fermé, semblaient terribles et menaçants. Quelques-uns, les mains levées vers le ciel, annonçaient, par la régularité de leurs traits, qu'ils avaient expiré dans le calme et la résignation, peut-être même en pardonnant à leurs bourreaux les tortures morales et physiques qu'ils enduraient..."

Presque chaque jour, un vieillard à cheveux blancs, le frère Philippe, allait conduire sa générale phalange aux fortifications; puis lentement, les larmes aux yeux, il reprenait le chemin de sa demeure. "Ils partent nombreux et forts, se disait-il, mais nous retrouverons-nous tous ce soir?" S'il éprouvait une inquiétude bien naturelle, il se montra digne de ses fils en recevant avec effusion de cœur, ce soir même du 30 novembre, quatre-vingt-cinq blessés qui arrivèrent rue Oudinot entre huit et dix heures du soir. Les lits manquaient, les brancardiers n'étaient pas encore revenus, et, par suite d'un malentendu regrettable, on supprima ce soir-là le gaz dans tout Paris, mesure qui ne devait avoir lieu que le lendemain. Ce fut donc à la lueur des cierges de la chapelle qu'on s'organisa avec une charité ingénieuse, pour accueillir et soulager le mieux possible nos pauvres soldats.

A onze heures du soir seulement la plupart des brancardiers arrivèrent, les membres brisés, mais l'âme sereine. N'avaient-ils pas sauvé la vie à bon nombre de leurs compatriotes? Plusieurs d'entre eux étaient légèrement touchés par des éclats d'obus.

Le 1er décembre, par un froid de 90, le frère Philippe, quoique souffrant d'une attaque de goutte, accompagna de nouveau les siens à la Bastille; mais un armistice conclu le matin les condamna jusqu'au soir à l'immobilité. Il n'en fut pas ainsi le lendemain (2 décembre). Nos avant-postes ayant été attaqués avant le jour, depuis Champigny jusqu'à Bry-sur-Marne, nos troupes avaient soutenu le choc de forces considérables avec un grand courage. Après une lutte acharnée, nos batteries réussirent à arrêter l'ennemi sur le plateau. Inutile de répéter que là encore les frères remplirent leurs fonctions avec une simplicité héroïque.

Leurs voitures arrivèrent à neuf heures du matin à Joinville. De là ils se rendent, pour la troisième fois à la fourche des chemins de Villiers et de Champigny; puis, se divisant en groupes nombreux, ils vont surtout aux endroits où la lutte semble être plus opiniâtre, c'est-à-dire où ils trouvent le plus de victimes.

Un zouave, ancien élève des frères, aperçoit un de ses professeurs et court lui serrer la main. A la même minute, un obus éclatant aux pieds du frère atteint le zouave, qui tombe entre les bras de son maître. Celui-ci emporte aussitôt le blessé à une grande distance, au péril de sa vie. Dieu les protège, et le blessé put guérir.

"A la Plâtrière, raconte M. Jézierski, nos tirailleurs, à couvert dans les tranchées, tiraient toujours sur les bouquets d'arbres espacés sur la pente opposée du ravin; de ce point, les balles prussiennes arrivaient, en essaim sonore, et dépassaient presque Champigny. Une ambulance est là, qui transporte des blessés sur des brancards: deux porte-trapeaux agitent en l'air la croix de Genève, pour avertir l'ennemi. La fusillade continue. Les ambulanciers n'abandonnent pas les blessés; ils franchissent, avec leurs fardeaux, cinq cents mètres de pente, à découvert sous le feu."

"Quant aux frères des écoles chrétiennes, dit un anglais, ils semblaient vraiment le corps d'élite — la vieille garde (old guard) des infirmiers; leur

activité était prodigieuse (prodigious). On les reconnaissait bien à leur grand chapeau rond, à leur rabat blanc, à leur longue robe noire, courant sur tous les points du champ de bataille, assistant les mourants, emportant les blessés, en un mot, accomplissant l'œuvre dont ils s'étaient chargés, comme les plus braves et les plus dévoués des hommes.

"J'en ai vu un qui avait ramassé un obus, et comme un soldat lui criait de prendre garde, parce que cet obus venait justement de tomber et pouvait éclater, le frère, au lieu de le jeter au plus vite, ce que neuf civils sur dix n'auraient pas manqué de faire, eut la présence d'esprit de le poser doucement à terre, avec autant de sang-froid que s'il se fût agi d'un œuf; et se tournant vers nous, qui faisons au projectile une mine assez piteuse (n'étant pas sans doute aussi bien préparés que le bon religieux à être mis en morceaux), il nous dit tranquillement qu'il est très dangereux de laisser tomber ça trop lourdement, parce qu'il y aurait alors explosion."

Le soir du 2 décembre, apercevant deux Saxons qui portaient avec peine l'un de leurs camarades blessé, un frère leur offrit son brancard, qu'ils acceptèrent, en promettant de le rapporter. Mais le frère les attendit inutilement. Désespérant de les voir revenir, il entre dans nos lignes et, s'adressant à un zouave: "Avez-vous vu passer nos frères? lui demanda-t-il. — Mais nous sommes tous frères sur le champ de bataille", répond ce brave homme qui, le lendemain, devait faire des prodiges de valeur avant de tomber à son tour.

D'autres frères allaient jusque dans les lignes des ennemis pour leur rapporter leurs blessés, et, en échange, ils avaient le bonheur de ramener quelques-uns des nôtres. En se dirigeant ainsi vers les Prussiens, le frère Hyacinthe trouve un de leurs accroupi dans un fossé, près d'un français qui gémit. Depuis plusieurs heures ces infortunés attendent vainement du secours; ils ont partagé leur dernier morceau de biscuit. Le frère se pencha sur eux, lorsque quatre sifflements successifs se font entendre à ses oreilles.

"Nous retirer n'était pas possible, racontait le lendemain le frère Hyacinthe; avant d'arriver à nos avant-postes, nous pouvions être tués cent fois. De plus, recevoir des balles prussiennes par derrière n'était nullement de mon goût: au choix, je préférerais de beaucoup leur donner ma poitrine à cribler. Pour être vrai jusqu'au bout, je dois confesser que, pendant quelques instants, j'ai éprouvé une joie pleine de fierté française et chrétienne, à la pensée que j'allais montrer à nos ennemis comment, sous Paris, savait mourir un enfant de la France, un frère des écoles chrétiennes, occupé à secourir des blessés. Cette fière joie, je l'ai éprouvée en allant subitement droit à eux. Et afin qu'il leur fût facile de viser juste, tenant mon drapeau haut, ma poitrine large et bien en face, je pris le milieu de la voie. Je m'attendais à chaque instant à recevoir une balle dans la poitrine. Ils ne tirèrent pas.

"Cet noble intrépidité sauva la vie à un malheureux soldat qui gisait aux pieds des Prussiens, complètement dévalisé. Enhardi par la présence du frère, il se relève, puis réclame à grands cris son sac. "Ce sont ceux-là qui l'ont, dit-il en montrant des Prussiens. Il n'y a pas dix minutes qu'ils me l'ont pris." Alors, l'un de ces hommes s'avance et remet des papiers insignifiants, un autre apporte une chemise. Ce n'était pas cela que voulait le soldat. Pour le calmer, le frère dut lui promettre qu'à Paris on saurait bien lui trouver un autre sac."

Au retour, lorsque le prussien qui était dans le fossé aperçut le frère, il donna tous les signes de l'épouvante. Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction, lorsque ce même frère lui offrit à boire! Il remercia comme il put, et ceux qui étaient venus le chercher acceptèrent aussi de se rafraîchir. C'était une bonne leçon de politesse en réponse aux coups de feu que leurs camarades avaient fait pleuvoir sur les brancardiers.

Le supérieur général des Ecoles chrétiennes pouvait être fier de ses fils. Leur vaillante conduite excitait l'admiration de tous. "Si les frères n'étaient pas là, disait à Champigny le médecin américain Valdes, que de pauvres blessés resteraient de droite et de gauche, abandonnés sur le terrain!"

Le docteur O. de Lanzenbagen écrivait: "Les hauts faits et les traits d'héroïsme chrétien de ces hommes ont déjà retenti dans tous les cercles de la capitale, et il est presque superflu de redire leurs exploits, dont l'éclat n'a d'égal que la modestie, l'abnégation et le dévouement avec lesquels ils procédèrent. Leur conduite commande le respect, et leur exemple convertirait à la religion et à la vérité tous ceux qui doutent ou que le scepticisme égare. Pour ma part, tout hérétique que je suis, j'ai été saisi d'étonnement et d'admiration devant les faits dont j'ai été témoin, comme tant d'autres de mes confrères à Champigny, à Villiers, à Petit-Bry, etc."

"Laissez-moi vous dire, écrit le docteur Decaisne au frère Philippe, combien je suis heureux de voir la presse hostile déposer les armes devant l'admirable dévouement de vos religieux. Je m'en réjouis de tout mon cœur et de toutes mes forces, pour la grande et sainte cause que nous servons ensemble."

(Nous voudrions bien continuer; mais il faut, pour aujourd'hui, lecteurs, vous dire au revoir.)

LES ILLUSTRATIONS ET LES CÉLÉBRITÉS DU XIX^E SIÈCLE

9 beaux volumes in-8 d'environ 500 pages, titre rouge et noir... Prix franco: \$9.00

PREMIÈRE SÉRIE.—5^E ÉDITION

LÉON XIII, par Louis Teste.—LE GÉNÉRAL VIENOY, par le général Ambert.—LE FRÈRE PHILIPPE, par J. d'Arsac.—MONTALEMBERT, par M. Fourier.—DROUOT, par le général Ambert.—SIEUR ROSALIE, par J.-H. Olivier.—JASMIN, par Camille d'Arvor.—COMTESSE DE CHAMBOURD, par P. Vedrenne.—LE MARÉCHAL MONCEY, par le général Ambert.—ARMAND DE MELUN, par Dom Piolin.—EUGÉNIE ET MAURICE DE GUÉMIN, par C. d'Arvor.

DEUXIÈME SÉRIE.—5^E ÉDITION

LE GÉNÉRAL DE LA MORCIÈRE, par A. Rastoul.—LE DOCTEUR LARREY, par le général Ambert.—AGGUSTIN COCHIN, par G. Pinta.—HENRI MONNIER, par J.-M. Villefranche.—LE MARÉCHAL DE SAINT-ARNAUD, par le général Ambert.—LE NOUVEL ACADEMIEN PASTEUR, par H. Davy.—LOUIS VEUILLOT, par H. de Monroet.—CHATEAUBRIAND, par P. Vedrenne.—LE R. P. DE RAVIGNAN, par A. Vivier.

TROISIÈME SÉRIE.—3^E ÉDITION

LE PRINCE IMPÉRIAL, par F. de Barghon Fort-Rion.—DOM PROSPER-LOUIS-PASCAL GUÉRANGER, par Dom Piolin.—M. LAINE, par Ch. de Négrondes.—H. FLANDRIN, par C. de Beaulieu.—DUPUYTREN, par le docteur Du Puyset.—LE PRINCE J. PONIATOWSKI, par le général Ambert.—CHARLES X, par P. Vedrenne.—ABRAHAM LINCOLN, par A. Tachy.—BOIELDIEU, par J. d'Apprieu.—LE DUC DE REICHS-TADT, par Jean Mandé.—LE MARÉCHAL PELLISSIER, DUC DE MALAKOFF, par le général Ambert.—DAVID LIVINGSTONE, par J. d'Arsac.—JEAN REBOUL, par le baron de Prinsac.—MARIE-AMÉLIE, REINE DES FRANÇAIS, par Alexis Sauré.

QUATRIÈME SÉRIE.—3^E ÉDITION

HYACINTHE-LOUIS DE QUÉLEN, ARCHEVÊQUE DE PARIS, par J. Guillermin.—L'AMIRAL DE LA RONCIÈRE DE NOURY, par J.-S. Girard.—LE GÉNÉRAL J.-A. GARFIELD, par A. Tachy.—LE GÉNÉRAL CAVIGNAC, par le général Ambert.—LE PÈRE PÉLIX, par Alexis Franck.—ÉTIENNE-GEOFFROY SAINT-HILAIRE, par Joseph Lebrun.—LE DUC DE RICHELIEU, MINISTRE DE LOUIS XVIII, par P. Vedrenne.—DAVID D'ANGERS, par C. de Beaulieu.—CAVOUR, par Edmond Robert.—LE GÉNÉRAL MARGUERITTE, par le général Ambert.—MME RÉCAMIER, par J. Cherzoubre.—PAUL BEZANSON, LE DERNIER MAIRE FRANÇAIS DE METZ, par J. d'Arsac.—JOSEPH ET XAVIER DE MAISTRE, par J. des Aperis.—LE GÉNÉRAL LA PAVETTE, par Anatole de Gallier.

CINQUIÈME SÉRIE.—3^E ÉDITION

SILVIO PELLICO, par J. d'Apprieu.—LE COMTE HENRY DE RIANCEY, par Ch. de Montrevel.—BUGEAUD, par le général Ambert.—OZANAM, par Dom Piolin.—MGR AFFRE, par J. Guillermin.—LE GÉNÉRAL FOY, par Elie Fleury.—AUGUSTE BARBIER, par J. d'Apprieu.—LES FRÈRES HAUY, par Joseph Lebrun.—SCHNEIDER, par J.-S. Girard.—ROYER-COLLARD, par P. Vedrenne.—MGR GEMET, par Dom Piolin.—LE PLAY, par A. Rastoul.

DANIEL MANIN, LE TATEUR DE VENISE, par J. Morey.—LE LIEUTENANT-COLONEL TAILLANT, DÉFENSEUR DE PHALSBURG, par le général Ambert.

SIXIÈME SÉRIE.—3^E ÉDITION

ROSSINI, par le comte de Sars.—THIERNARD, par le Dr Alfred Tixier.—EDGAR QUINET, par J.-M. de Villefranche.—INGRES, par C. de Beaulieu.—Les quatre sergents de la Rochelle (BORIES, GOURIN, POMMIGU, HAOUX), ou une conspiration en 1822, par Ch. de Négrondes.—RO-FORCHISE, par le marquis de Ségur.—JEAN-MARIE DE LA MIGNAIS, fondateur de l'Institut des Frères de l'Instruction chrétienne, par J. d'Arsac.—LÉOPOLD I^{er}, roi des Belges, par C. J. Briouet.—LA COMTESSE DE SEGUIR, née ROSTOPCHINE, par le marquis de Ségur.—MAXIMILIEN I^{er}, empereur du Mexique, par J. d'Apprieu.—CASIMIR DELAVIGNE, par Ch. de Négrondes.—AUGUSTE SIEBER, archevêque de Paris, par J. Guillermin.—VILLEMAIN, par Victor Jeanroy.—JOSEPH JACQUARD, par J. Lebrun.—LORD PALMERSTON, (Henry-John Temple), par Jean Mandé.—CHAM, par C. de Beaulieu.

SEPTIÈME SÉRIE.—3^E ÉDITION

LOUIS-PHILIPPE I^{er}, roi des Français, par S. Girard.—CHARLES NODIER, par le baron de Prinsac.—MGR DUPANLOUP, par J. Morey.—NAPOLÉON THIERS, par J.-M. Villefranche.—LE GÉNÉRAL CAMBRIEL, par Charles de Montrevel.—LE GÉNÉRAL CHANZY, par J. de Baudoucourt.—JEAN-MARIE VICTOR DE VERNAS, par le général Ambert.—LE VICOMTE DE BONALD, de l'Académie française, par J. des Aperis.—LE GÉNÉRAL BARON AMDEET, par le général Ambert, son fils.—LE DUC ET LA DUCHESSE D'ORLÉANS, par Charles de Montrevel.

HUITIÈME SÉRIE

L'EMPEREUR NAPOLEON III, par le général Ambert.—MADAME SWETCHINE, par J. de Cherzoubre.—LE CARDINAL GONZALVI, par J. M. de Montagny.—CAUNOT, par J. Nicolas.—JOURNÉY, par le Marquis de Ségur.—S. EML. le Cardinal GODEAU, Archevêque de Paris, par H. Donesse.—JOUFFROY, par V. Jeanroy.—M. DE MARTIGNAC, par Prosper Vedrenne.—GUYEU, par Dom Piolin.—GOETHE, par J. d'Apprieu.—CHARLES-ALBERT, roi de Sardaigne, par A. Tachy.—MGR DE SÈVRES, par le Marquis de Ségur.—EDGÈNE DELACROIX, par C. de Beaulieu.—LE SERGENT BLANDAN, par E. Perret.

NEUVIÈME SÉRIE

Le Frère Philippe et les Frères des Ecoles chrétiennes pendant la guerre de 1870-71, par le général Ambert.—DUMOURIÈZ, par Elie Fleury.—LE R. P. CARRIER, par J. d'Arsac.—VICTOR COUSIN, par Jean des Aperis.—LE MARÉCHAL NEY, par E. Perret, ancien capitaine de zouaves.—Le prince de METTERNICH, par Albert Leitzel.—Le Cardinal MAURY, par J. Nicolas.—VIOLET-LE-DUC, par François Bourmand.—LORD BYRON, par J. d'Apprieu.—L'abbé REV, fondateur de la colonie pénitentiaire de Cîteaux, par J. Guillermin.—SIEYÈS, par J. Morey.—Le prince EUGÈNE DE BEAUCHAMPAIS, par le comte de Sars.

FLORILEGIUM

Seu fasciculus precum et exorcitorium, que. Florum ad instar, collegit ac in Sertum redegit Sacerdos Diocesis Brugensis.

Accedunt notionnes scitu perutiles circa opera pia prestantiora, precipuaque sodalitia indulgentiis ditata.

Un très joli volume in-18 de 230 pages, encadrement rouge, titre rouge et noire. Reliure tranche rouge..... Prix franco \$1.00.

RECTIFICATION

Dans l'annonce que nous avons faite des *Portraits officiels des Souverains Pontifes* (No. 21, *Le Propagateur des bons Livres*, p. 166) nous avons oublié d'indiquer le prix de cette publication. Nous avons reçu déjà un grand nombre de lettres nous priant de rectifier dans le prochain numéro. Nous le faisons aujourd'hui même en priant nos bienveillants lecteurs de nous pardonner ce *lapsus memorie*, comme ils nous pardonnent si souvent nos *lapsus plumæ*.

Donc, le prix de chaque livraison des *Portraits officiels des Souverains Pontifes* est de DEUX PIASTRES.

POUR RIRE :

Un relieur de province rapportait une charge de livres que la bibliothèque commerciale lui avait donné à couvrir.

"Regardez ça comme c'est travaillé, dit-il au contrôleur.

—Très bien, répond celui-ci, très bien."

Mais tout à coup il pâlit, ses yeux flamboient. Il vint d'apercevoir les *Buures* complète de Brantôme portant sur le dos des volumes la désignation suivante:

Bran, tome I.—Bran, tome II.—Bran, tome III. (Petites lectures illustrées)

PENSÉES :

La langue est la partie du corps humain par laquelle les médecins reconnaissent les maladies du corps et les philosophes celles de l'âme.

Un moyen de ne jamais calomnier, c'est de ne jamais médire.

(Petites lectures illustrées.) 10 cts. le volume.

L'ABBE BONNEL DE LONGCHAMP

SON SÉMINAIRE A SAINT-SULPICE ET SON NOVIAT CHEZ LES PRÊTRES DU TRÈS SAINT SACREMENT

PAR LE

R. P. HENRI DURAND

Un volume in-18 de 380 pages.....Prix franco 4^{fr} ets.

Après tout, vive la *Vie des Saints* ! C'est là que le cœur se retrempe, reprend courage, et sedit : Pourquoi ne ferai-je pas ce qu'un tel, ou une telle, a fait ? Quand on a lu la vie d'un Saint, il reste toujours au fond du cœur, un secret avertissement, ou plutôt une douce mais pressante invitation à l'imiter. Ceci est vrai surtout quand il s'agit d'un Saint de nos jours. Or, celui-ci est né le 15 janvier 1842 et est mort le 29 mai 1870. C'est donc un contemporain.

Cette biographie n'est, à vrai dire, que la relation intime des sentiments d'une âme de foi logique avec ses principes et fidèle à la grâce, coûte que coûte. Simplicité, fidélité, générosité : voilà en trois mots tout l'abbé Bonnel : il a eu ce rare talent, qui n'est autre que celui des saints, de faire des choses communes d'une manière non commune, *facere communia sed non communiter*.—Il n'a rien fait d'extraordinaire en apparence ; il n'a point été favorisé de lumières ou de grâces spéciales, ni de dons surnaturels éclatants ; mais il a vécu de la foi ; il a su animer toutes ses actions de l'esprit de foi, et c'est ainsi qu'il s'est sanctifié d'une manière étonnante.

L'abbé Bonnel sera, à ce sujet, un des exemples les plus beaux qu'on puisse citer de la puissance et de l'influence de l'idée chrétienne sur une âme droite, docile aux grandes inspirations de la foi. Sous ce rapport, cette humble notice pourra servir à convaincre de mensonge, une fois de plus, ce monde corrompu et corrupteur qui ne cesse de dire et de répéter que l'enseignement clérical et religieux n'est bon qu'à éteindre les plus belles facultés de l'esprit et à étouffer les plus nobles sentiments du cœur : l'abbé Bonnel a été une preuve vivante du contraire. Grâce à l'esprit de foi qui le remplissait, il a acquis une élévation d'âme vraiment remarquable ; comme son jeune et généreux disciple Paul Seigneret, il a montré ce que peut le plus faible instrument, lorsqu'il se remet entre les mains du Tout-Puissant.

« Ah ! frère, écrivait l'abbé Bonnel à un ami, l'amour de Dieu, l'amour de Jésus, que ne fait-il pas entreprendre ! L'homme que cet amour possède est vaillant jusqu'à l'héroïsme. »

On se plaint qu'il n'y a plus d'hommes, ce n'est pas étonnant : c'est Dieu qui fait les hommes, et l'on ne veut plus de Dieu ; qu'on favorise l'éducation chrétienne et la diffusion des vérités de la foi, on aura bientôt des hommes, on aura des caractères solidement trempés. Voilà encore une vérité qui jaillira nécessairement de la lecture de ce petit livre : la conclusion irrésistible de toute la vie de l'abbé Bonnel est celle-ci : la grandeur d'âme est en raison directe de la vivacité de la foi et de sa pratique plus ou moins généreuse.

On dit et répète souvent, dans le monde, que la haute piété n'est que de l'exaltation : l'abbé Bonnel se chargera de nous montrer que c'est

une simple affaire de bon sens : il n'a pas dit une parole, pas écrit une ligne ou fait un acte qui ne soient une déduction naturelle des principes de la foi.—Le bon sens chrétien, tel est le caractère saillant de sa piété.

Il ignore les subtilités d'un certain mysticisme qui n'emploie que des expressions plus ou moins incompréhensibles.—Ce qu'il sait et professe admirablement, c'est que, posée la foi chrétienne dans sa forme la plus simple, il s'en suit nettement que nous n'avons rien de mieux à faire que d'aimer Dieu sans mesure, et que cet amour ne va point sans un sacrifice complet de nous-mêmes.

Voilà tout son mysticisme. Y a-t-il là autre chose que la logique pure et simple ? Et, s'il en est ainsi, que devient cette accusation banale de *cerveau exalté* que l'on jette à la face de quiconque marche résolument à la perfection ?

Que nous n'ayons pas le courage d'aller aussi loin dans les conséquences de la foi chrétienne, soit ; mais, du moins, qu'on n'accuse point le chrétien logique avec lui-même qui court ainsi dans cette *voie royale de la croix*, car ce n'est, au fond, que la voie du bon sens.

Une des applications les plus intéressantes que l'abbé Bonnel ait faites de sa foi aux choses de Dieu, c'est en ce qui regarde le *mystère de foi* par excellence, la divine Eucharistie.

La pensée de la Présence réelle est évidemment de toutes les pensées de foi, la plus capable d'impressionner une âme fidèle à l'Esprit de Dieu, et lorsqu'elle vient à dominer et à passionner l'esprit et le cœur, on peut dire que la sainteté n'est pas loin : car c'est la passion pour une idée vraie et grande qui fait les saints aussi bien que les génies.—Or l'abbé Bonnel a eu la passion de l'Eucharistie au souverain degré ; et notre but principal, en publiant sa biographie, est de contribuer à communiquer cette passion, autant que possible, à toute âme droite et pieuse qui voudra bien la lire.

On demande des saints, on cherche à susciter de grands caractères ; qu'on revienne à la foi pratique envers l'Eucharistie, surtout à la communion fréquente, et l'on pourra espérer d'avoir des saints, des héros et au besoin des martyrs. Nous croyons que cette notice en est la preuve.

Ce livre porte en outre l'approbation de Mgr Mermillod, de Mgr Gay, et de Mgr Je Ségur.

LE MISSIONNAIRE DES ENFANTS

PAR LE

R. P. FURNISS

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS

Un beau volume in-8 de 438 pages.....Prix franco \$1.00

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Le R. P. Furniss a mérité à juste titre le nom de *Missionnaire des enfants*. Son œuvre de prédilection fut toujours la mission de l'enfance. Il excella dans ce genre de travail, au point qu'on a pu dire de lui qu'il faisait des enfants tout ce qu'il voulait. Il les enflammait tellement de l'amour de Dieu et du zèle des âmes, que, par leur moyen, il convertissait les parents et remuait des villes entières.

Or, ce volume est le résumé des Instructions qu'il donnait aux enfants dans ses missions. C'est assez dire quel profit en pourront tirer et les enfants et ceux qui les instruisent, tels que missionnaires, curés, catéchistes, maitres et maitresses d'écoles, en un mot tous ceux qui s'occupent de moraliser la jeunesse. On comprendra d'autant mieux l'opportunité de cette publication que nous vivons en un temps où l'impétié fait des efforts inouis pour s'emparer de l'enfance et pour lui inculquer des principes aussi faux que pernicieux.

Le P. Furniss prend l'enfant chrétien à l'âge où il commence à jouir de son intelligence. Il fixe son attention en se mettant à sa portée par un style simple et familier, et en excitant son intérêt par une multitude d'histoires et d'images saisissantes : excellent moyen de l'instruire et de le former à la vie chrétienne et à la piété.

Il lui fait voir d'abord l'importance de l'instruction chrétienne et le soin qu'il doit avoir de mettre à profit les missions, les retraites et toutes

les occasions d'entendre la parole de Dieu. C'est le préambule et comme la préparation de tout ce qui va suivre.

Après ce préambule, l'auteur donne à l'enfant la connaissance de Dieu et de ses relations avec les hommes.

Puis il enseigne à l'enfant à se connaître lui-même. Sa fin et ses sublimes destinées ; les obstacles à sa fin et les dangers qu'il court de s'en écarter : le malheur qui l'attend, s'il s'en éloigne, et à la mort, et au jugement de Dieu, et dans l'éternité malheureuse ; enfin les moyens de revenir de ses égarements, de s'unir à Dieu et d'arriver au ciel, c'est-à-dire les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, tels sont les graves enseignements sur lesquels l'auteur attire successivement l'attention de l'enfant.

Impossible de lire cet ouvrage sans se sentir élevé dans une atmosphère toute surnaturelle, sans être initié à la vie chrétienne et sans être excité à l'embrasser.

Nous n'en avons entrepris la traduction que dans l'espoir de faire participer un peu notre pays au bien merveilleux que le R. P. Furniss a opéré, pendant sa vie, en Angleterre et en Irlande. Depuis sa mort arrivée en 1865, son livre continue à opérer un bien considérable dans la Grande-Bretagne et en Amérique, où cet ouvrage obtient le plus grand succès.

Daignent Jésus, l'ami des enfants, l'auguste Vierge Marie et Saint Joseph, bénir notre désir et le réaliser !

A LA PORTE DU PARADIS

JUGEMENTS DE MONSIEUR SAINT PIERRE SUR LE CAS DE

QUELQUES APPELÉS SE PRÉSENTANT POUR ÊTRE ÉLUS

PAR

André Le Pas

DEUXIÈME SÉRIE.

1 volume in-12 de 416 pages Prix franco 7^{fr} ets.

COMME QUOI, POUR AVOIR VOLONTAIREMENT TROP TARDÉ DE PAYER SES DETTES, UNE GRANDE DAME DUT ATTENDRE LONGTEMPS SA PART DE PARADIS.

—Je le sais, madame, dit saint Pierre ; non seulement, vous aviez reçu de Dieu un bon cœur, mais vous ne manquez ni du sentiment de justice ni même d'une certaine charité. Ce qui ne vous a pas empêchée de pécher contre la charité et la justice et de causer ainsi plus d'un malheur.

—Moi ? mon bienheureux juge.
—Oui, madame, vous.
—Mais comment cela ? de grâce ?
—Comment cela ? En laissant en souffrance, sans excuse légitime, comme serait celle de l'impossibilité matérielle, des dettes sacrées.

—Mais c'est une erreur, je vous assure. J'ai toujours payé intégralement ce que je devais.

—Intégralement, soit, mais non pas exactement, comme vous l'auriez dû. Vous payiez à votre caprice, quand cela vous convenait, même vous aviez pour système de faire attendre.

—Je n'y voyais pas de mal. D'ailleurs, c'était l'usage du monde auquel j'appartenais.

—Cet usage, répartit saint Pierre, que l'orgueil des riches a établi comme pour donner à entendre que, dans leur situation privilégiée, ils ne se doutent même pas de certains besoins du commun des hommes, cet usage, qui contraire l'ordre providentiel, est immoral et impie, et ne peut vous servir d'excuse. Vous aviez assez d'intelligence pour comprendre que, différer de s'acquitter, équivalait, en certains cas, à ne pas s'acquitter du tout. Quand un homme est mort de faim, il est bien tard pour lui apporter le pain qu'on lui devait pour prix de ses services. Or, qu'est-ce que le montant d'une facture pour ceux qui vivent de leur négoce, qu'est-ce que le salaire pour ceux qui vivent de leur travail, sinon ce qui doit leur servir à se procurer le pain quotidien ? Et comment se procurer le pain si l'on retient le salaire ou diffère le paiement de la dette ?

—Mais, mon bienheureux juge, mes fournisseurs et les gens qui travaillaient pour moi, n'en étaient pas réduits à vivre au jour le jour, comme de simples ouvriers. C'étaient tous gens établis, et qui n'attendaient pas leur pain d'un paiement immédiat.

—Par pain quotidien, répartit saint Pierre, j'entends, outre le pain proprement dit, tout ce qui est nécessaire à l'homme pour satisfaire non seulement aux besoins de son existence, mais encore aux exigences de sa condition. C'est le fruit promis à sa sueur, ou pour autrement dire à son travail, et c'est dans ce sens qu'il le demande à Dieu, et non comme un don direct du ciel.

Mais le travail de l'homme, qu'il soit industrie, ou négoce, a besoin, pour continuer de porter des fruits, de récupérer sous une autre forme et en temps utile ce qu'il a donné, comme une terre qui a épuisé ses sucs dans la production a besoin que l'engrais les lui rende pour pouvoir produire encore. Le comprenez-vous ?

—Je n'ai pas songé à cela.
—Vous n'y avez pas songé, reprit saint Pierre, à cause de cette espèce d'égoïsme particulier à ceux qui n'ont pas à se préoccuper des soins matériels de la vie. Comme tout leur vient à souhait et sans peine, ils ne prennent pas souci de la manière dont les autres se tirent d'affaire. Pourvu qu'ils les trouvent à leur disposition lorsqu'ils ont besoin de leurs services, ils ne s'inquiètent pas d'autre chose. Vous pouviez pourtant bien penser que vos fournisseurs et les autres personnes que vous employiez, ne vivaient pas de l'honneur de vous compter au nombre de leurs clients, et qu'après vous avoir fait l'avance d'une marchandise qu'ils avaient dû eux-mêmes acheter pour vous la pouvoir fournir, ou d'une main d'œuvre qu'ils avaient payée pour vous à leurs ouvriers, ou de leur temps et de leurs peines, ils avaient besoin d'argent pour rentrer dans leurs débours, pour payer les dettes contractées à votre intention, ou pour se dédommager du sacrifice de leur temps, qu'ils auraient pu autrement employer.

—Je ne n'ai pas fait toutes ces réflexions, mon bienheureux juge.
—Malheureusement, répartit saint Pierre. Mais sans faire toutes ces réflexions, vous avez dû plus d'une fois vous douter de l'embarras où vous mettiez par vos longs retards l'un ou l'autre créancier, par exemple, lorsqu'il vous adressait un double de son mémoire accompagné d'une humble missive où, sans oser se déclarer ouvertement, cet embarras se trahissait. En pareil cas, que faisiez-vous ? Les bons sentiments dont vous étiez généralement animée vous faisaient-ils regretter votre fâcheux oubli ?... Vous ne répondez pas.

—J'ai honte d'avouer qu'en ce cas-là, bien loin d'être touchée de l'humble prière, je m'en sentais offensée, comme d'un manque de respect.

—Mais, du moins, faisiez-vous droit, ainsi que l'exigeait la justice, à une si légitime demande ?

—Puisqu'il faut encore une fois témoigner contre moi-même, non : c'est plutôt le contraire que je fusais.

—Le contraire ?

—Oui, sous l'empire de l'espèce d'irritation que ces réclamations importunes me causaient, au lieu de hâter mes paiements, je les retardais encore.

—N'avez-vous rien de plus à confesser.
—Pour ne rien céder, dit la dame, quoique je rougisse d'en faire l'aveu, il m'est arrivé plus d'une fois, après m'être enfin acquittée, de retirer ma pratique pour mieux marquer mon mécontentement.

—De cette manière, remarqua saint Pierre, ni la charité ni la justice n'ont pu se vanter d'avoir été traitées par vous l'une mieux que l'autre. Et c'est après avoir ainsi agi que vous semblez vous étonner quand je dis que vous avez causé plus d'un malheur. Pouvez-vous encore le mettre en doute ?

—Je ne sais, mon bienheureux juge. Des ennuis, des embarras, de la gêne, c'est possible, et je le regrette sincèrement ; mais des malheurs...
—Des malheurs, oui. Faut-il donc vous citer des faits ! Qui a causé la banqueroute de certain marchand de meubles ? Voyons : vous aviez chargé cet homme de meubler votre nouvel hôtel avec ce luxe princier que vous exigez en toute chose. Rien pour vous n'était trop beau. Aussi, pour exécuter vos ordres, avait-il dû faire de grands débours et contracter envers des tiers des engagements à date fixe. Comptant sur un paiement régulier de ce que vous lui deviez, ainsi que sur d'autres rentrées, il avait signé des billets à courte échéance. Mais lorsque son compte vous fut remis, sans prendre même la peine de l'examiner, vous l'envoyâtes rejoindre dans un tiroir d'autres comptes qui y dormaient, pour y attendre avec eux le moment de votre bon plaisir. Ce moment tardait, il reculait de jour en jour, tandis qu'avancait rapidement l'époque de l'échéance des billets souscrits. Que faire ? L'inquiétude du marchand était grande, car les autres rentrées sur lesquelles il avait compté, lui laissaient aussi défaut : ses autres débiteurs, selon l'usage de votre monde, ne s'inquiétant pas plus que vous de laisser leurs obligations en souffrance. L'un était aux eaux, l'autre dans ses terres, un troisième, en voyage, on ne savait où. Vous seule étiez encore à Paris. Après de vaines tentatives pour sortir autrement d'embarras, après de cruelles hésitations, il lui fallut bien se résoudre à une démarche pénible. « Contraint (vous écrivait-il) par certaines circonstances que madame la comtesse daignerait sans doute apprécier, il prenait la respectueuse liberté de rappeler au bon souvenir de madame la comtesse le compte assez important des fournitures qu'il avait eu l'honneur de lui faire. » Mais madame la comtesse trouva la démarche déplacée. « Cet homme était bien pressé ! Comme si l'on n'avait rien d'autre à faire qu'à penser à lui ! » Le pauvre homme était bien pressé, en effet ; si pressé, qu'il dut, coûte que coûte, au risque de perdre à tout jamais les bonnes grâces et la pratique de sa noble cliente, qui ne daignait pas répondre, lui adresser une nouvelle lettre où il la suppliait humblement de ne pas prendre en mauvaise part s'il osait, pour pouvoir faire honneur à ses engagements, solliciter de sa bonté un prompt règlement de compte. Mais, au seul aspect de la signature, madame la comtesse fit un geste d'impatience, et sans même lire la lettre, la froissa entre ses doigts et la jeta au feu. L'échéance des billets arriva, ils furent protestés, des poursuites eurent lieu, et le malheureux fut emprisonné pour dettes. Cette incurcation n'améliora point ses affaires, et quand, enfin, vous payâtes votre compte, ce ne fut pas à lui, mais sur l'invitation et entre les mains du curateur de sa faillite. Ne vous souveniez-vous pas de cela ?

—Je n'ai jamais pensé, mon bienheureux juge, que je fusse responsable de la déconfiture de cet homme. D'autres que moi, vous venez de le rappeler, lui devaient aussi de l'argent.

—La part de responsabilité des autres, répartit saint Pierre, ne diminue en rien la vôtre, qui, d'ailleurs, est de toutes la plus lourde, car vous avez été informée du besoin où il se trouvait, tandis qu'ils ne l'ont pas été.

—Vous-même l'avez reconnu, mon bienheureux juge ; je n'avais pas fait grande attention à ses lettres.

—C'est le tort que vous avez eu, madame. Vous saviez fort bien faire attention lorsqu'il s'agissait de vous assurer si l'on apportait à l'exécution de vos ordres tout le soin et toute la ponctualité désirables. Vous aviez même à cet égard de grandes exigences. Il eût fallu, pour vous contenter, laisser de côté tout autre affaire. Même lorsqu'il ne s'agissait que de satisfaire une fantaisie, vous ne souffriez aucun retard. Et après qu'on avait tout fait pour répondre à vos exigences, vous ne vous croyiez tenue à rien faire pour répondre de votre côté au zèle qu'on avait mis à vous servir. Vous ne vous croyiez tenue à aucune réciprocité autre que le paiement de la fourniture ou du travail—quand la fantaisie vous venait. Et la fantaisie venait toujours tard et parfois trop tard, comme nous venons de le voir dans le cas de ce pauvre homme, que vous avez plus que personne poussé à une ruine dont il ne se relèvera jamais, ni peut-être même ses

enfants. Ce n'est pas d'ailleurs le seul cas où votre oubli d'obligations sacrées, votre insouciance des nécessités d'autrui ont causé d'irréparables malheurs. D'autres humbles sollicitations, dictées par les mêmes impérieux besoins et accueillies par vous de la même manière, ont eu des suites semblables et parfois pires. N'est-ce pas faute de pouvoir obtenir de vous et d'autres grandes dames, ses riches clientes, le paiement de ce qui lui était dû, qu'un autre de vos fournisseurs, pour échapper à la honte de ne pouvoir faire honneur à sa signature, s'est fait sauter la cervelle? Vous ne vous êtes pas non plus attribué une part de responsabilité dans cet événement. Le public n'en a pas même connu la vraie cause, car, lors de la liquidation des affaires du malheureux, il fut constaté que son actif dépassait de beaucoup son passif. Seulement, ce passif était représenté par des dettes payables à date fixe et l'actif, au contraire, par des dettes dont l'époque de paiement dépendait en quelque sorte de la bonne volonté des débitrices: leur grande fortune ayant inspiré une confiance que les faits ne devaient pas justifier.

Ce que vous oubliez beaucoup trop dans votre

monde, continua saint Pierre, c'est que, tandis qu'usant et abusant du crédit que l'ouvrier et le marchand vous accordent, vous différez de vous acquitter envers eux, ceux-ci, indépendamment de l'avance qu'ils vous ont faite de leur temps, de leur travail, de leur marchandise, sont tenus d'acquiescer à bref délai les obligations qu'ils ont contractées pour vous servir. Les laisser ainsi à découvert est toujours un détestable abus, et c'est quelquefois un péché qui crie vengeance au ciel.

Ce péché, vous l'avez commis, non en pleine connaissance de cause, mais par une coupable légèreté, et il doit être expié. Une vie d'ailleurs régulière, la pratique de certaines vertus vous ont acquis quelques titres à la récompense qu'il a plu à la bonté de Dieu d'attacher gratuitement aux faibles mérites de l'homme. Cette récompense vous l'aurez, bien qu'à juste titre elle ne vous soit pas due. Mais il vous faudra l'attendre, l'attendre longtemps, dans les angoisses, les gémissements et les larmes, comme vous avez volontairement fait attendre par d'autres le paiement de dettes très réelles, de dettes sacrées que vous aviez contractées envers eux.

à remplir nos devoirs d'état, à sanctifier notre vie.

Gardons-nous de même de vouloir nous assurer si nous persévererons dans les voies de Dieu et si nous serons sauvés. Ce sont là des recherches plus nuisibles qu'utiles à notre âme. Jouissons du bonheur de posséder la grâce habituelle, et travaillons à l'augmenter en nous. Nous assurerons ainsi notre persévérance.

"Un homme, dit l'auteur de l'imitation, flottait souvent plein d'anxiétés, entre la crainte et l'espérance. Etant un jour accablé de tristesse, il entra dans une église, et se prosternant devant un autel pour prier, il disait et redisait en lui-même: Oh! si je savais que je dusse perséverer!"

Aussitôt il entendit intérieurement cette divine réponse: Si vous le saviez, que voudriez-vous faire? Faites maintenant ce que vous feriez alors, et vous n'aurez rien à craindre.

"Consolé à l'instant même et fortifié, il s'abandonna sans réserve à la volonté de Dieu, et ses agitations cessèrent. Il ne voulut plus rechercher avec curiosité ce qui lui arriverait. Dans l'avenir, mais il s'appliqua uniquement à connaître la volonté du Seigneur et ce qui lui plaît davantage, afin de commencer et d'achever tout ce qui est conforme à la vertu."

Agissons de même: servons Dieu avec ferveur, prions-le constamment, et nous mériterons le don précieux de la persévérance finale.

"O bon Jésus! accordez-moi votre grâce: qu'elle demeure en moi, qu'elle agisse avec moi; qu'elle demeure en moi jusqu'à la fin! Faites que je désire et veuille toujours ce qui vous est le plus agréable, ce que vous aimez le plus. Que votre volonté soit la mienne; que la mienne suive toujours la vôtre, et ne s'en écarte jamais en rien. Donnez-moi de mourir à tout ce qui est du monde, et d'aimer à être oublié et méprisé du siècle à cause de vous. Faites que je me repose en vous par-dessus tout ce que l'on peut désirer; que mon cœur cherche sa paix en vous seul. Vous êtes la véritable tranquillité du cœur, son unique repos. Hors de vous, tout pèse et inquiète. Dans cette paix intérieure, c'est-à-dire, en vous seul, éternel et souverain Seigneur, je dormirai et je me reposerai."

PRATIQUE. — Cherchons notre paix et notre repos d'esprit, dans l'exercice de l'obéissance et de l'abandon parfait au bon plaisir de Dieu.

EXEMPLES.

David, devenu pécheur, ne pouvait trouver ni paix ni joie. En vain s'adonnait-il aux amusements, aux fêtes, au jeu, au plaisir de la chasse. C'est que la joie véritable n'a sa source qu'en Dieu, et que Dieu la communique à ses seuls amis. Non est pax impiis, dicit Dominus.

Cromwell, après l'exécution de Charles Ier, devient lieutenant du royaume d'Angleterre. Son élévation ne le rendit pas heureux. Il croyait voir sans cesse autour de lui des ennemis qui en voulaient à sa vie. Toute figure étrangère l'inquiétait. En public, il avait peur du bruit; dans la solitude, il relouait le silence. Non seulement il portait toujours sur lui des poignards, une épée et des pistolets; mais il avait sous ses habits une cuirasse, et ne sortait point sans être accompagné d'une garde nombreuse. Toutes ses chambres avaient des portes dérobées. Il ne dormait jamais deux nuits de suite dans la même pièce. Il ne s'endormait qu'au moment même de s'y rendre, et il s'y faisait suivre par une garde composée de soldats éprouvés et largement payés. Quel bonheur cet homme pouvait-il goûter?

Philippe d'Orléans-Egalité, après avoir voté la mort de Louis XVI, son parent, et l'avoir vu monter à l'échafaud, ne goûta plus aucun repos. Il se crut environné d'assassins et se revêtit d'une cuirasse. Comme Cromwell, il se retrait la nuit, dans les appartements les plus secrets de son palais, et ne couchait plus deux fois dans la même nuit. Il remplissait son jardin, ses cours, l'intérieur de sa demeure, d'hommes qu'il payait chèrement et dont les poches étaient pleines de pistolets et de poignards. Quand on voulait lui parler, on était arrêté à l'entrée d'une pièce par ces brigands d'un regard affreux, d'une physionomie hideuse: ils étaient armés de sabres nus, et portaient autour des reins une ceinture garnie de pistolets. Ils vous arrêtaient, et vous contraignaient d'écrire votre nom, votre demeure, et l'objet de votre demande. L'un d'eux portait votre écrit à Philippe, et vous rapportait sa réponse de vive voix. Ce malheureux prince mendiait la protection de ces misérables, au prix de ses meubles, de ses bijoux, de ses livres, de sa vaisselle, tant il tremblait pour sa vie! Un tel supplice n'est-il pas une mort, un enfer anticipé?

Si tous les pécheurs n'éprouvent pas à ce degré les terreurs d'une conscience souillée, au moins l'inquiétude, le malaise intérieur qui les tourmente suffit pour les rendre malheureux. Quand ils se disent tranquilles, leur calme n'est qu'apparent; il est à la surface, et non pas au fond de leur cœur.

Le contraire arrive au juste: sa félicité est surtout intérieure; elle pénètre jusqu'à la moëlle de l'âme, et l'accompagne partout.

Dans un temps où une épidémie désolait Paris, un père Capucin entra dans un écurie basse où souffrait une victime de la contagion. Il y vit un vieillard abandonné et étendu sur des haillons dégoûtants. Une botte de foin lui servait de lit; pas un meuble, pas une chaise; il avait tout vendu dans les premiers jours de sa maladie, pour quelques gouttes de bouillon. Aux murs noirs et dépourvus pendaient une hache et deux scies; c'était là toute sa fortune, avec ses bras, quand il pouvait les mouvoir; mais il n'avait plus la force de les soulever. "Prenez courage, mon ami, lui dit le confesseur; vous allez bientôt sortir de ce monde où vous n'avez eu que des peines... — Que des peines! reprit le moribond d'une voix faible; vous vous trompez, j'ai vécu assez content et je ne me suis jamais plaint de mon sort. Je n'ai connu ni la haine, ni l'envie;

mon sommeil était tranquille; je me fatiguais le jour, mais je reposais la nuit. Les outils que vous voyez, me procuraient un pain que je mangeais avec délices, et je n'ai jamais été jaloux des tables que je pouvais entrevoir. J'ai vu le riche plus sujet aux maladies qu'un autre. J'étais pauvre, mais je me suis bien porté jusqu'à ce jour. Si je reprend la santé, ce que je ne crois pas, j'irai au chantier, et je continuerai à tenir la main de Dieu, qui jusqu'à présent a pris soin de moi." Le confesseur étonné, lui dit: "Mon fils, puisque la vie ne vous a pas été richeuse, vous ne devez pas moins vous résoudre à la quitter; car il faut se soumettre à la volonté de Dieu... — Sans doute, reprit le moribond; tout le monde doit y passer à son tour; j'ai vu vivre, je saurai mourir. Je rends grâce à Dieu de m'avoir donné la vie et de me faire passer par la mort pour arriver à lui." Peu après, assisté par le bon religieux, ce juste, inconnu du siècle, remettait son âme à son Créateur.

Ce qui a rendu ce vieillard vraiment heureux, c'est la grâce et la paix; la grâce qu'il conserva par l'accomplissement de ses devoirs de chrétien; la paix du cœur, qui est le fruit d'une conscience pure.

Cette paix est quelquefois si douce, qu'elle surpasse, dit l'Apôtre, tous les plaisirs des sens. Le Saint-Esprit la compare à un festin perpétuel. Il a nommé un festin, parce qu'elle renferme toutes les satisfactions désirables, semblable à la manne qui renouait toutes les saveurs. Elle est perpétuelle, puisqu'elle demeure dans le cœur du juste, le jour, la nuit, dans la solitude comme sur les places publiques. Elle embrasse celui qui la possède, d'un parfum céleste qui se répand autour de sa personne, et se communique à ses paroles, à son maintien, à sa conduite.

Dans les Saints, la grâce habituelle, étant plus parfaite, produit aussi une paix plus suave, plus envrante. Ce sont des extases, des ravissements, des consolations ineffables. La paix s'épanouit alors en joie; elle devient un bonheur que rien ne saurait altérer. Témoin: saint Paul, Apôtre qui tressaillait d'allégresse au milieu des tribulations. Témoin les martyrs qui remerciaient avec transport leurs bourreaux, de les faire souffrir et mourir pour Jésus-Christ.

Saint François-Xavier était parfois rempli de tant de délices au service de Dieu, qu'il ne pouvait s'empêcher de s'écrier: "Seigneur! c'est assez, c'est assez."

Saint François de Borgia, dans ses voyages, lorsqu'il devait coucher sur la paille, y goûtait tant de consolations qu'il ne pouvait dormir. Il disait qu'il n'aurait pas donné la joie d'une seule Communion pour tous les plaisirs que les hommes savent tirer des créatures.

Que de fois n'a-t-on pas vu les Saints, les plus austères, saint François d'Assise, saint Dominique, saint Antoine de Padoue, sainte Thérèse, saint Ignace, saint Alphonse-Marie de Liguori, et tant d'autres serviteurs de Dieu, ravés en extase par l'excès de la joie que leur causait la contemplation divine!

Sans recourir aux Saints canonisés par l'Eglise, combien d'âmes justes, possédant la grâce sanctifiante à un degré éminent, n'ont-elles pas éprouvé des effets semblables!

Le père Gutierrez, jésuite, assurait un jour que, si tous les contentements du monde étaient mis ensemble et rendus éternels, il n'en voudrait pas, en échange de la joie qu'il goûtait en un seul quart d'heure d'oraison.

Marie-Louise de France, fille du roi Louis XV, s'étant faite religieuse carmélite, à l'âge de trente-trois ans, trouvait tant de bonheur parmi les pénitences du cloître, qu'elle s'écriait: "Où sont donc les austérités du Carmel?" "Je suis si heureuse dans cette maison, disait-elle une autre fois, que toute l'année me paraît être un jour de fête."

On a compté dans le seul Ordre de saint Benoît, vingt-cinq empereurs et soixante-quatre rois ou reines, qui ont échangé les prétendues délices du trône, contre les joies pures et durables du service de Dieu dans les austérités du cloître.

C'est que la paix qui vient de la grâce, est en rapport avec nos plus nobles sentiments et nos plus sublimes destinées. Plus la joie qu'elle procure est élevée, plus elle est envrante, parce qu'elle nous fait participer aux délices de Dieu même. Aussi saint François de Sales disait: "Quand l'univers serait bouleversé, il ne faudrait pas se troubler, parce que l'univers ne vaut pas la paix de l'âme."

"Ayez la conscience pure, dit l'auteur de l'imitation, et vous goûterez une joie constante." "Rien, dit saint Grégoire de Nazianze, non, rien n'est comparable au bonheur de celui qui ne tient plus aux choses humaines que par les seuls liens de la nécessité. Il converse uniquement avec Dieu, et s'élevant au-dessus des objets sensibles, il ne vit que des choses éternelles."

"Ma paix, dit le Sauveur dans l'imitation, est avec ceux qui sont doux et humbles de cœur. En toutes choses, veillez à ce que vous faites et à ce que vous dites, n'ayez d'autre intention que celle de plaire à moi seul; ne désirez, ne recherchez rien hors de moi. Ne jugez point témérairement des paroles ou des actions des autres; ne vous ingérez point de ce qui n'est pas commis à votre charge; alors vous serez peu ou rarement troublé."

O bon Jésus! détournez-moi de l'attachement aux biens périssables et attirez-moi tout à vous. Donnez-moi l'estime et l'amour de votre grâce, de votre gloire, de votre bon plaisir. Je ne veux plus chercher mon repos ailleurs qu'en vous. Vous êtes uni à mon âme; je me repose en votre sagesse, en votre puissance et en votre infinie bonté. Je m'abandonne à votre conduite; disposez de moi selon votre désir. Soyez vous-même ma lumière, ma force, ma joie, mon bonheur et mon salut. Ne permettez pas que je vous offense et que le trouble vienne assaillir mon cœur.

PRATIQUE. — Estimons la paix intérieure plus que tous les trésors. Prions le Seigneur de nous la donner par l'intercession de la bienheureuse Marie.

MERVELLES DE LA GRACE SANCTIFIANTE

PAR LE PERE L. BRONCHAIN

de la Congrégation du Très Saint-Rédempteur

Un beau volume in-18 de 500 pagesPrix franco, 63 cts.

(Extrait de page 427.)

§ V. SOMMES-NOUS EN ÉTAT DE GRÂCE?

Il en est beaucoup qui se demandent, pleins d'inquiétude: "Suis-je en grâce avec Dieu? Mes péchés m'ont-ils été pardonnés? Si je mourais maintenant, pourrais-je espérer d'être sauvé? N'ai-je plus rien sur le cœur, qui me rende, à mon insu, l'ennemi de mon souverain Juge?"

J'avoue que ces questions sont effrayantes, et qu'elles laissent à l'âme du vrai croyant une impression pénible. A quels signes reconnaitrons-nous que le Seigneur a agréé notre repentir, qu'il nous a pardonné nos péchés, et nous a reçus au nombre de ses amis?

Saint Alphonse répond qu'on peut avoir cette assurance:

- 1. Quand on déteste ses égarements au point de pouvoir dire avec David: "Je hais l'iniquité et je l'ai prise en abomination."
2. Lorsqu'on a persévéré dans la pratique du bien, depuis un temps considérable après sa conversion.
3. Quand on est sincèrement résolu de perdre plutôt la vie que l'amitié divine.
4. Lorsqu'on est animé d'un vif désir d'aimer Dieu, de le faire aimer des autres, et qu'on s'afflige de le voir offensé.

Le Docteur angélique ajoute:

- 1. Lorsqu'on n'a conscience d'aucun péché mortel.
2. Quand on sent qu'on aime Dieu et qu'on méprise les choses terrestres, suivant cette parole de l'Apocalypse: "A celui qui aura vaincu, je donnerai une manne cachée." c'est-à-dire, une assurance intime et sensible qu'il est bien avec Dieu.

Tous ces signes de l'état de grâce ne sont pas requis à la fois pour qu'on puisse s'y appuyer. Il suffit d'avoir apporté au sacrement de Pénitence des dispositions convenables, et d'avoir ensuite remarqué du changement dans sa conduite. Alors on peut espérer avec raison qu'on possède l'amitié divine. Quant aux âmes qui n'ont jamais commis de péché mortel, elles doivent remercier le Seigneur de cet immense bienfait.

Mais, dira-t-on, l'Esprit-Saint déclare que "Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine." Que signifient ces paroles?

En voici le vrai sens: "Aucune âme, sans une révélation divine, ne peut avoir la certitude infaillible d'être en état de grâce." Elle peut en avoir toutefois une certitude morale. L'assurance que nous donne la foi diffère de celle que nous procure l'espérance. La foi, ne trompe point, parce qu'elle s'appuie sur la seule autorité de Dieu. L'espérance au contraire a deux fondements: les promesses divines, et l'accomplissement des conditions requises pour y participer. Les promesses de Dieu ne laissent aucun doute; mais sommes-nous absolument certains d'avoir accompli les conditions exigées? Nullement; nous n'avons là-dessus qu'une certitude de confiance, laquelle toutefois suffit pour nous tranquilliser, pour nous inspirer le courage que réclame la vertu.

"Dieu est juste et bon, dit saint Grégoire; mais il ne faut pas tellement s'effrayer de sa justice, qu'on s'interdise les consolations de l'espérance; ni se confier tellement dans sa miséricorde, qu'on néglige de guérir ses propres maux spirituels, par une pénitence qui y soit proportionnée. On doit toujours se souvenir que Celui qui pardonne avec miséricorde, est le même qui juge avec sévérité. Que notre confiance, fondée sur l'espérance du pardon, soit donc modérée en nous par le frein de la crainte!" Ainsi parle saint Grégoire.

La crainte dont il s'agit ici, n'est pas celle de certaines âmes scrupuleuses, qui doutent toujours du bon état de leur conscience, malgré les assurances que le confesseur leur en donne. Cette crainte peu raisonnable ne vient pas de Dieu et n'est pas une vertu. La vraie crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse; elle ne trouble pas les âmes et ne diminue point

leur confiance. Elle inspire le respect, la soumission filiale à l'égard de Dieu. Elle nous porte à observer ses préceptes, et, par là même, nous donne plus d'assurance que nous sommes bien avec lui. Loin donc d'ébranler l'espérance, la crainte surnaturelle ne fait que l'affermir. Elle est comme la pudeur et l'empêche de devenir présomptueux.

Concluons de cette doctrine que toute âme repentante qui a la volonté de s'amender, peut espérer fermement d'être en grâce avec Dieu. Cette espérance ne doit pas être tellement certaine, qu'on néglige de faire pénitence du passé, de voir les dangers présents et de se prémunir contre les rechutes. Une telle espérance ne serait pas une vertu, mais le vice de la présomption. La vraie confiance en Dieu exige qu'on veille sur soi-même, qu'on emploie les moyens de se sauver, avec la crainte salutaire de se perdre. De pareilles dispositions prouvent, à l'évidence, qu'on est en grâce avec Dieu, eût-on commis tous les crimes imaginables.

Cette évidence devient plus claire encore, lorsque, depuis plusieurs années, on n'est pas retombé dans aucune des fautes mortelles que l'on déplore amèrement.

Qu'ajouter à cela? L'âme qui aspire à se sauver et qui de plus, reçoit de la bouche de son confesseur l'assurance qu'elle est en grâce avec Dieu, pourrait-elle en douter sans blesser au cœur Celui qui a dit à ses prêtres: "Qui vous écoute, m'écoute?" L'obéissance est un mystère de foi comme celui de l'Eucharistie. Nous croyons à la présente réelle du Sauveur dans l'hostie consacrée, parce que Jésus l'a dit et que l'Eglise l'enseigne. Croyons de même à sa présence mystique dans le Prêtre, puisque l'Evangile et l'Eglise nous en donnent également la certitude. "Je fais plus de cas d'une parole de mon supérieur, disait le bienheureux Pierre Claver, que de cent révélations particulières."

Appliquons cette maxime à notre sujet. Attachons plus d'importance à un mot de notre confesseur qui nous rassure au nom de Jésus, qu'à toutes les craintes, les inquiétudes que nous suggère notre conscience alarmée. Disons souvent à Dieu: "Seigneur! je crois que c'est vous-même qui me commandez, me conduisez, me parlez par mon directeur spirituel. C'est à vous que je veux obéir en sa personne, et je suis certain de ne pas me tromper, puisque vous l'avez dit."

"L'obéissance, dit saint Jean Climaque, est une navigation sûre, un affranchissement de la crainte de la mort, une excuse légitime au tribunal de Dieu." Que craignons-nous? Celui qui doit nous juger nous a rassuré d'avance contre toute sentence défavorable: si nous lui obéissons, il ne saurait nous condamner sans se condamner lui-même. En nous soumettant à la direction, nous accomplissons le précepte ou la volonté de notre Juge. Est-il possible alors qu'il blâme nos actes sans désavouer les siens? Ames de peu de foi! vous appréhendez de rendre compte au Seigneur d'avoir obéi, et vous ne craignez pas de lui déplaire par vos hésitations à croire à sa parole et à vous soumettre à son autorité dans ceux qui vous dirigent? Quoi de plus capable de vous tranquilliser pendant la vie et à la mort, sinon la pensée d'avoir assujéti votre jugement et votre volonté aux représentants de Jésus? Le Sauveur vous prie sans relâche: "Obéissez-leur comme à moi-même; et vous osiez résister et préférer vos sentiments aux siens! Vous oubliez donc qu'il vous a donné l'exemple de l'obéissance la plus entière, en se soumettant à ses créatures, à ses juges, et même à ses bourreaux?"

Désormais ne nous mettons plus en peine de savoir avec certitude si nous sommes en grâce avec Dieu. Exposons nos doutes là-dessus au directeur de notre conscience. Accomplissons ce qu'il nous dit; puis vivons en paix sous la conduite de Dieu, qui nous dirige par ses ministres fidèles. En agissant ainsi, nous travaillons en même temps à fuir le péché, à pratiquer la piété,

LA PRATIQUE

DE

L'EDUCATION CHRETIENNE

D'APRES LES VRAIS PRINCIPES

Ouvrage dédié aux maisons d'éducation et aux familles chrétiennes.

Par le P. A. MONFAT

De la Société de Marie.

Un volume in-12 de XV-524 pages..... Prix franco 88 cts.

En fait d'ouvrages qui touchent à la religion et à l'éducation, le meilleur titre à la confiance des lecteurs sera toujours les approbations épiscopales. On va mettre ici celles qui ont honoré la publication du livre ci-dessus.

APPROBATION DE SON EMINENCE LE CARDINAL PIE

Evêque de Poitiers.

MON REVEREND PERE,

Vous avez condensé dans un seul volume la substance des meilleurs ouvrages sur la matière que vous avez entrepris de traiter, et vous y joignez les résultats de votre sagesse et de votre expérience. Votre livre justifie pleinement son titre; c'est vraiment "la pratique de l'éducation chrétienne d'après les vrais principes."

Croyez, mon Révérend Père, à mon bien entier dévouement en N. S.

Poitiers, 11 août 1878.

† LOUIS-EDOUARD, cardinal PIE.

Evêque de Poitiers.

APPROBATION DE S. G. Mgr TERRIS,

Evêque de Fréjus.

MON REVEREND PERE,

Je tenais à prendre connaissance par moi-même de vos livres sur l'Education chrétienne. Depuis le jour où vous eûtes l'amabilité de me les envoyer, des occupations incessantes m'avaient privé de ce plaisir. Aujourd'hui enfin, je suis heureux de pouvoir vous dire à quel attrait j'ai obéi en vous suivant dans l'exposé de ces vrais principes et de cette pratique chrétienne, que vous présentez sous le double charme d'une clarté si lumineuse et d'une expérience si consommée. Je voudrais voir vos livres dans toutes les familles; je voudrais aussi qu'ils devinssent le Manuel de toutes les maisons d'éducation, comme ils le sont des lieux collégés que les PP. Maristes, pour notre consolation et notre honneur, dirigent dans mon diocèse.

Achevez votre œuvre, mon Révérend Père, donnez-nous-en bientôt le couronnement, et, après avoir si bien parlé de la discipline et de l'éducation, dites-nous ce que doit être l'enseignement.

Agréez, mon Révérend Père, avec mes félicitations les plus accentuées, l'assurance de mes affectueux et dévoués sentiments en N.-S.

Fréjus, 24 décembre 1878.

† FERDINAND,

Evêque de Fréjus et de Toulon.

APPROBATION DE S. G. Mgr MARCHAL,

Evêque de Belley.

MON REVEREND PERE,

Je me reproche de ne vous avoir point encore remercié de l'hommage que vous avez bien voulu me faire de votre excellent livre: La Pratique de l'Education chrétienne. C'est un des mérites de vos ouvrages, mon Révérend Père, que tout y est parfaitement lié, que toutes les parties se soutiennent et s'éclairent réciproquement. Le but de l'éducation chrétienne apparaît tout d'abord dans la lumière des vérités de la foi aussi bien que des principes essentiels de la raison, et les moyens et les règles de cette grande et belle œuvre sont ensuite déterminés, établis, développés et appliqués avec une netteté, une fermeté, une abondance et une sûreté qui éclairent et instruisent le lecteur, et lui inspirent la plus entière confiance.

Que vous avez raison, mon Révérend Père, de remonter jusqu'aux principes! Hélas! les hommes de doctrine sont rares de nos jours, et de là vient que beaucoup ne voient dans l'éducation et l'instruction de la jeunesse qu'un moyen subordonné à l'intérêt, un moyen politique, et moins encore. Les parents et les maîtres, qui s'inspireront de vos livres, auront des pensées plus hautes, des sentiments plus désintéressés, et leur action sur les enfants sera nécessairement plus heureuse et plus efficace.

Les vrais principes de l'éducation! C'est ce qui fait l'incomparable supériorité des maîtres religieux, et ce qui explique en particulier les succès des établissements de la Société de Marie. Vous avez parlé de l'abondance de votre cœur, mon Révérend Père, et c'est de votre cœur que vous avez tiré ces excellentes choses, puisqu'à chaque page de vos livres on retrouve, avec les sages préceptes de vos Constitutions, les fruits de votre expérience. Ce ne sont point des théories que vous exposez, mais ce que vous avez longtemps prati-

qué vous-même, et ce que vos frères pratiquent sous vos yeux et sous votre direction. Pour nous, à Belley, nous reconnaissons dans vos livres les principes et les règles qui étaient appliqués par les excellents maîtres que nous avons eus au milieu de nous; et, en réveillant nos souvenirs, vos leçons obtiennent de nous la confiance la plus entière et la mieux justifiée.

Ajouterai-je que vos livres sont particulièrement opportuns dans la crise présente? En donnant l'explication, la raison des succès des établissements religieux et ecclésiastiques, ils justifient la confiance des familles, et ils démontrent qu'il n'y a qu'une vraie éducation, l'éducation chrétienne, et que l'éducation chrétienne seule sait former des hommes, comme seule elle prépare le salut et assure la prospérité de la France.

Veuillez agréer, je vous prie, mon Révérend Père, l'expression de mes sentiments bien respectueux et bien dévoués en N.-S.

Belley, le 7 juillet 1879.

† JOSEPH, Evêque de Belley.

APPROBATION DE S. G. Mgr MERMILOD,

Vicaire apostolique de Genève.

MON REVEREND ET CHER PERE,

Vous avez, par un nouveau volume: La Pratique de l'Education chrétienne, complété votre premier ouvrage; vous avez compris le grand devoir et indiqué les moyens de rendre chrétienne l'éducation. On a souvent poussé le cri d'alarme sur nos générations affaiblies, sur l'affaiblissement de la raison, sur les molleses du cœur, sur l'énervement de la discipline: vous savez que des plaintes ne guérissent rien, et vous avez courageusement publié deux volumes sur les principes et la pratique de l'éducation chrétienne, qui devraient être le manuel de tous nos collèges catholiques.

Vous préparez, je le sais, une Pratique de l'enseignement chrétien, qui couronnera vos œuvres précédentes. Je tiens surtout à vous féliciter de ce second volume qui a eu tous les succès de son aîné. Vos pensées fortes et salutaires sur la foi, la raison, la discipline de l'honneur; vos leçons sur le respect, l'obéissance, sur la pureté, la liberté et la politesse chrétiennes, offrent un ensemble, un traité complet de la vraie pratique de l'éducation chrétienne. Vous avez su unir la force et la tendresse, allier la lumière de l'expérience à des vues nouvelles; votre chapitre sur l'honneur comme mobile de l'émulation, emprunté à saint Augustin, à saint Thomas et à Bossuet, sera remarqué par tous ceux qui ont souci de la formation du cœur et de la volonté! Votre style exprime avec grâce et simplicité tout ce que vous suggèrent la méditation et l'étude, tout ce que vous apportent votre belle intelligence et votre zèle d'apôtre.

Que Dieu, bénisse votre parole et votre plume, qu'il vous garde longtemps au service de l'Eglise et des âmes! c'est le vœu de l'évêque qui vous remercie de vos livres et qui est tendrement reconnaissant du bien que votre prédication a fait à Genève.

Fernex (Ain), 2 décembre 1879.

† GASPARD,

Evêque d'Hebron, Vic. apostolique de Genève.

APPROBATION DE Mgr VITTE,

Vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie.

MON CHER AMI,

Il est écrit: Laudate te alienus, et non os tuum: Vous n'êtes point un étranger pour moi, relies que nous sommes par la douce chaîne de la même société religieuse. C'est pourquoi j'ose à peine vous dire tout le bien que je pense de votre nouveau volume intitulé: La Pratique de l'Education chrétienne.

Vous avez fait un livre qui se place au niveau des meilleurs sur la matière: c'est ce que remarquera promptement tout homme sérieux qui le lira. C'est aussi une action de grande valeur, puisque l'œuvre de l'éducation est celle qui réclame aujourd'hui le concours de tous les esprits compétents et dévoués.

Je vous en remercie vivement, en raison du bien qui en résultera.

Continuez, mon cher ami: et donnez-nous au plus tôt La Pratique de l'Enseignement chrétien. Votre bien tendrement dévoué en N. S. J.-C.

Lyon, 27 septembre 1879.

† FERDINAND VITTE,

Evêque d'Anastasiopolis, S. M.

R. P. JOAN MARTINEZ DE RIPALDA

E SOCIETATE JESU

OLIM IN ACADEMIA SALMANTICENSI PROFE SORIS

DE ENTE SUPERNATURALI

DISPUTATIONES THEOLOGICÆ

EDITIO NOVISSIMA PLURIBUS MENDIS EXPURGATA

4 magnifiques volumes in-folio de 655-850-706-804 pages...Prix franco: \$25.00

Theologians set a high value on this grand work. We, therefore, have no hesitation in offering it to our readers, with the hope that one at least will secure the only copy we have in stock. This work is becoming more rare every day, and the moment is not far when it will be out of print. We learn that it will not be reprinted and that the price has already been raised to 150 francs in Paris! As it would be rather daring on our part to risk a commentary of such a high-tone treatise, we prefer merely give the main parts of the Index which will be more explicit and correct.

VOLUME I. (655 PAGES)

LIBER PRIMUS: Excellentia entis supernaturalis (23 chapters)
LIBER SECUNDUS: Elevatio naturæ in dona supernaturalia (20 chapters)
LIBER TERTIUS: Actus supernaturales in genere (25 chapters)

VOLUME II. (850 PAGES)

LIBER QUARTUS: Proprietas actuum supernaturalium (30 chapters)
LIBER QUINTUS: De auxiliis supernaturalibus gratiæ (16 chapters)
LIBER SEXTUS: De habitibus et virtutibus supernaturalibus in genere (14 chapters)

VOLUME III. (706 PAGES)

Appendix et Tomus tertius. Adversus articulos olim a Pio V, et Gregorio XIII, et novissime ab Urbano VIII P. P. damnatos.

VOLUME IV. (804 PAGES)

Tractatus theologici et scholastici de virtutibus FIDE, SPE et CHARITATE; opus postumum necessariis indicibus illustratum quod quasi continuatio sit disputationum DE ENTE SUPERNATURALI et Tomum quartum constituat.

EDITIO ALTERA PLURIBUS MENDIS EXPURGATA

Accedit ejusdem auctoris brevis expositio litteræ Magistri Sententiarum cum quæstionibus quæ circa ipsam moveri possunt et authoribus qui de illis disserunt juxta editionem Venetam anni 1737.

ACTA PII IX

quædam ad fidem spectantia necnon concilii Vaticani primi canones et decreta

(1869-1870)

1 vol. in-32 de 120 pages, cartonné...40c.

ACTA LEONIS PAPÆ XIII

quem Deus diu ecclesiæ sospitem servet ab initio pontificatus sui ad annum

usque 1885

(1879-1885)

1 vol. in-32 de 321 pages.....33c.

C. B. LANCTOT

1664, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

VIN DE MESSE

Approuvé par Sa Grandeur Monseigneur de Montréal.

SAYS NOIRS,

MÉRINOS

ET

SOUTANES

SUR

COMMANDE.

HUILE D'OLIVE

Pour les sanctuaires,

HUILE POUR TABLE

AUBES

PURIFICATOIRES

LAVABOS

ET

LINGERIE

POUR

EGLISE.



Importation de Calices, Ciboirs, Burettes, Ostensoirs, Chandeliers, Lampes, Encensoirs, Bénitiers

Fontaines à Baptême, Chasublerie, Orfèvrerie, Fleurs artificielles, Lustres à cristaux,

Candélabres, Encens, Harmoniums, etc.

Fabrication de Statues religieuses en plâtre et carton-pierre, Décoration d'église, Vitraux, Chemin de la Croix, Transparents pour intérieur d'église, Peintures religieuses, Broderie, Chasublerie

Spécialité: DRAPEAUX, BANNIÈRES, INSIGNES, Etc.